26e ANNÉE QUATRIÈME SÉRIE OCTOBRE N° 10.

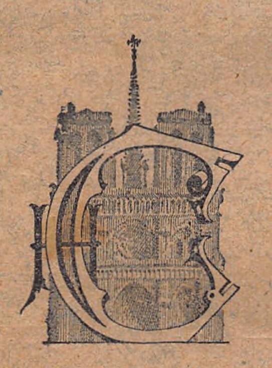
LE VOILE D'ISIS

REVUE DE PHILOSOPHIE ÉSOTÉRIQUE

CONCILIER LA PROFONDEUR DES VUES ANCIENNES AVEC LA RECTITUDE ET LA PUISSANCE DE L'EXPÉRIMENTATION MODERNE.

Louis LUCAS, *Chimie nouvelle*.

SOMMAIRE



PARIS
BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC
11, QUAI SAINT-MICHEL (Ve)
1920

LE VOILE D'ISIS

FONDÉE EN 1890

(PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS)

DIRECTION

ADMINISTRATEURS-GÉRANTS

CHACORNAC FRÈRES

AVEC LA COLLABORATION

DES ÉCRIVAINS MODERNES

LES PLUS RÉPUTÉS

ADMINISTRATION

ABONNEMENTS — VENTE AU NUMÉRO

BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC

11, QUAI SAINT-MICHEL (Ve).

PARIS

FRANCE : un an . . . . **18** fr.

ETRANGER : un an . . . . . . **20** fr.

LE NUMÉRO : **2** fr.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

Dr R. ALLENDY - AMY-SAGE - ALTA - F.-CH. BARLET - E. BOSC
M. BOUÉ DE VILLIERS - J.-G. BOURGEAT - E. BOUTROUX (de l'Académie Française
J. BRICAUD - J. BRIEU - E. DELOBEL - E. C.-P. GENTY
GRILLOT DE GIVRY - Dr GRORICHARD - F. JOLLIVET-CASTELOT - A. JOUNET
L. LE LEU - PHANEG - P. REDONNEL - Dr J. REGNAULT (de Toulon)
HAN RYNER - ED. SCHURÉ - SOUDEBA - TIDIANEUQ - G. TRARIEUX
Dr VERGNES - F. WARRAIN - O. WIRTH.

La raison d'être de la Revue est son indépendance absolue. Chaque auteur est seul responsable des opinions qu'il expose.

LIVRES — REVUES — JOURNAUX

Tout *livre* ou *brochure* sur l'Esotérisme dont la Direction recevra deux exemplaires sera annoncé selon la place dont nous disposons, et analysé s'il y a lieu.

Les *Revues* qui désirent faire échange sont priées de s'adresser à la Direction.

CONFÉRENCES PHILOSOPHIQUES (1)

III. — LES QUATRE POINTS CARDINAUX

1° La force-vie.

Connaissez-vous le quatrain qui sert de conclusion aux poésies de Mme Louise Ackermann dans l'édition définitive, publiée récemment chez Lemerre par Mlle Louise Read ?

« *J'ignore ! Un mot ; le seul par lequel je réponde*
Aux questions sans fin de mon esprit déçu.
Aussi quand je me plains en partant de ce monde,
C'est moins d'avoir souffert que de n'avoir su. »

Confession douloureuse d'une âme, d'une intelligence particulièrement distinguée, qui exprime le sentiment intime de beaucoup d'autres âmes, de beaucoup d'autres intelligences, dans la demi-obscurité qu'est ici-bas, hélas ! la lumière spirituelle pour les esprits voilés d'un corps de chair.

Notre siècle, plus qu'aucun autre, est dans une pénombre spirituelle, créatrice de doute et d'inquiétude. Longtemps, ce qu'on appelait « la foi » et ce qui était simplement obéissance passive, avait maintenu les esprits dans un nirvâna intellectuel

(1) Voir pages 509 et suiv.

qui supprimait toute recherche et faisait entrevoir le doute comme la porte de l'enfer. Mais les sciences physiques, puis les libertés politiques ayant enfin forcé la porte, les hommes du XXe siècle s'aperçoivent qu'ils sont sur terre, eux aussi, non pas plus en enfer que leurs prédécesseurs : seulement, beaucoup de choses ont disparu ou sont décrépites, que l'on croyait immortelles ; beaucoup de croyances que l'on imposait comme certaines ont été convaincues d'illusion ; et après toutes ces déceptions du passé, l'esprit troublé se demande ce qu'il en est du présent, de l'avenir, et s'il y a vraiment en ce monde autre chose que des erreurs et des incertitudes.

Oui ! il y a une certitude pour l'esprit : c'est lui-même, l'esprit ; et c'est sur cette pierre solide qu'il s'agit maintenant de construire l'Église spirituelle, comme le Christ avait voulu fonder sur la confiance, qu'il méritait, lui, mais que ses pontifes ont déméritée, une Église qui a dévié et qui croule de toutes parts. Nous serons aidés pour cette reconstruction, car l'esprit avait construit bien avant notre ère, et voici que derrière les enseignements récents, derrière les doctrines locales, dissipés comme des nuages par la science positive, voici qu'a réapparu pour nous dans les triades, retrouvées, de nos pères celtiques les druides, l'enseignement primitif, la doctrine originelle universelle, que le livre de la Genèse, dès ses premiers versets, avait indiquée par cette parole symbolique : « Au commencement, Dieu dit : Que la lumière se

fasse ! et la lumière se fit. *Deus dixit : Fiat lux ! et facta est lux.* » — Genèse, I, 3.



Et d'abord, selon ce résumé, que sont les triades druidiques, de la lumière primitive, la terre est le plus infime des mondes où puisse habiter un être intelligent. Aussi les esprits qui sont ici-bas à leur première évolution au-dessus de l'animalité sont-ils réellement à l'école primaire, et « j'ignore ! » est bien le mot par lequel ils devraient exprimer le commencement de leur science. Mais c'est là la sagesse initiale des débutants, des intelligences commençantes dont il est dit dans la 17ᵉ triade : « Il faut que l'être créé par l'Incréé traverse le cycle de l'Inconscient pour trois causes : développer en soi la connaissance de toute chose ; développer en soi la force morale ; surmonter enfin l'inertie et se délivrer de la Matière. Sans cette transition pour chaque état de vie, il ne saurait y avoir d'accomplissement pour aucune créature ; et pour l'homme, il ne peut accomplir sa destination finale sans que le principe de sa volonté libre se développe en lui par la lutte. »

L'inertie, *Cythraul* en langue celtique, est, pour l'être à venir, le moindre degré du possible, mais c'est un point de départ ; c'est une condensation de la force active qui, à partir de cette servitude, a pour mission de se libérer et de traverser graduellement chaque forme supérieure. Au dernier

degré atomique de la Matière, en effet, la Science actuelle constate une force de mouvement. Ainsi même la Matière inerte est force cachée ; tout atome est comme une graine de tel être à venir ; chacun doué d'aptitudes particulières, puisqu'il n'y a pas deux êtres évolués qui ne se manifestent différents l'un de l'autre ; chacun destiné, par conséquent, à un développement différent, qu'il réalisera par des contingences extérieures et des réactions intérieures différentes. Inconscientes d'abord dans l'évolution purement matérielle, ces contingences et ces réactions ne sont plus uniquement mécaniques dans le règne végétal, moins encore dans le règne animal. Arrivé à l'involution qu'est un corps humain, l'atome-centre est encastré dans l'Inconscient, dans Cythraul, par ce corps animal ; mais les besoins, les résistances, les maladies, toutes les contingences de son corps et de son milieu social forcent le *moi* humain, dès son incarnation première, à développer son intelligence des choses matérielles et des préoccupations de l'horizon terrestre. Tout absorbés au dehors, nous le constatons encore dans notre France, dans notre Paris, du XXe siècle de l'ère chrétienne, la plupart des hommes et des femmes ne trouvent pas le loisir de prendre conscience d'eux-mêmes et de former en eux la vie supérieure. C'est cependant cette conscience de son *moi* qui est pour tout homme et toute femme le seul commencement de sa vie vraiment humaine. Permettez donc que j'insiste, Mesdames et Messieurs, et qu'après vous

avoir montré, au confluent de vos cinq sens extérieurs, ce sixième sens qu'est votre sens intime, j'étudie avec vous les quatre points cardinaux, ou, pour parler comme M. Deslandres, les quatre *ions* : vie, volonté, intelligence, amour, dont la somme algébrique constitue cette unité indissoluble qu'est chaque *moi* humain, chaque monade spirituelle involuée actuellement dans un corps humain.

***

Et d'abord, qu'est-ce que cette monade, c'est-à-dire, d'après l'étymologie grecque, cette *unité*, un, enfermée dans l'*Adès,* dans l'enfer ou monde d'en bas ?

Leibniz, qui a inventé le mot, a défini la monade : *Vis agendi primitiva,* « la forme initiale de la force active ». Mais une constatation éclaire mieux qu'une définition. Si vous voulez constater cette force-vie initiale, comparez une graine d'un arbre quelconque avec un grain de poussière, avec un fragment d'une matière quelconque ; un gland, par exemple, avec un fragment de fer ou de pierre. A vos yeux, si exercés soient-ils, le surplus apparaît-il qui est dans cette graine et qui n'est pas dans ce grain de poussière ? Vos yeux vous disent-ils où elle est, comment elle est, cette force vitale d'évolution qui manque dans ce grain de poussière et qui est présente dans cette graine ? Non ! ni vos yeux ni aucun de vos cinq sens matériels ne vous disent rien de la forme de cette force cachée.

Elle est là cependant sous son enveloppe, et elle le prouvera : elle démontrera non seulement son existence, en produisant une plante ou un arbre, mais aussi sa nature originelle en produisant telle plante ou tel arbre, non pas un autre.

Alors quoi ? Et qu'estimez-vous le plus existant : le grain de poussière, qui ne produit rien, ou la graine, qui produit ? Et dans la graine, qu'est-ce qui est le plus réellement existant : ce que vous voyez ou ce que vous ne voyez pas ?

Je sais bien que vous n'y avez pas réfléchi ; mais vous l'avez constaté, et des milliers de fois : ce qui tombe sous nos sens matériels, c'est ce qui existe le moins, ce n'est pas la force, même purement physique ; c'est l'obstacle physique, matériel, que la force physique doit vaincre pour en faire son instrument.

Je reviens à la graine.

Que fait-elle sous la terre où le semeur l'a enfouie ? Le semeur voit-il ce qui se passe sous terre, une fois la graine semée ? Non ! Il en est certain cependant, parce que le résultat se produira au-dessus de terre. La force invisible cachée dans la graine rompt son enveloppe, attaque autour d'elle les éléments matériels dont elle a besoin, les conquiert, s'en empare, les fait passer de l'état minéral à l'état végétal et les vivifie de sa vie ; et, grâce à cette transcréation, ce qui tout à l'heure était poussière morte, boue, saleté et laideur, est maintenant la chair vivante de cette herbe, de cette plante, de cet arbre, la beauté et le parfum

de cette fleur, la saveur et la pulpe nutritive de ce fruit. Quoi ? Ce que vous aspirez dans cette violette ou cette rose, ce que vous savourez dans cette fraise ou cette pêche, c'était de la boue à l'étape précédente de son existence ? Parfaitement ! Si prodigieux qu'il soit, le fait est certain.

— Mais elle s'est épuisée, cette insignifiante force-vie enfermée originellement dans cette graine insignifiante, à produire une telle création ?

Pas du tout ! De cette plante, de cet arbre que la graine première a produit, des centaines d'autres graines naîtront qui produiront des plantes ou des arbres nouveaux, semblables au premier ; et ainsi indéfiniment : la matière perd ce qu'elle donne et se diminue d'autant ; la vie, en se donnant, se multiplie : ce sont deux arithmétiques absolument différentes.

Mais ce sont là des faits vulgaires : car c'est bien là le vice ici-bas des miracles de la vie : ils sont vulgaires ; et c'est pourquoi le vulgaire n'y prend pas garde. Le vulgaire les voit sans les voir : parce que la vie n'est pas extérioriste ; parce que la vie ne se fait pas valoir : comme tout ce qui a une valeur réelle, elle vit, elle agit, sans crier ses hauts faits ; et c'est sa supériorité qui la rend invisible à ce sens inférieur qu'est la vue matérielle.

Même en nous, êtres vivants, la vie, notre force-vie émanée de notre monade centrale est matériellement invisible à notre vue matérielle. Elle circule dans tout notre corps matériel et l'anime,

et vivifie et fait mouvoir tous nos membres ; et nos yeux qui voient notre corps, notre peau, tous nos membres, ne voient pas notre force-vie qui vivifie notre corps. Cette vue-là est le fait de notre sixième sens, de notre sens intime, qui est, je vous l'ai démontré, le seul sens effectif, positif, tandis que nos cinq sens extérieurs ne sont que des instruments matériels pour lui apporter les manifestations de ce qui est matériel.

Cette monade de force-vie, qui est dans chacun de nous notre *moi* invisible, n'a pas tardé à se manifester cependant.

Regardez, en effet, un petit enfant qui vient de naître. Spontanément, il aspire à lui l'air du dehors, qui est l'aliment intérieur de sa force extérieure, et bientôt il criera pour demander la nourriture de son corps de chair. Première manifestation de la force-vie qui est l'essence même de son être : le mouvement, inconscient probablement, mais coordonné à un but : vivre. Il ne sait pas ce que c'est que vivre, ni ce que c'est que vouloir ; mais tout de suite il veut vivre ; et bien avant son intelligence, bien avant son amour, la volonté de vivre se manifeste en lui ; il crie, il s'agite, il tend ses petites mains vers ceci ou cela, sans savoir ce que c'est que ceci ou cela, mais simplement parce qu'il est une force spontanée qui veut manifester sa spontanéité.

« Mouvement *instinctif* ! » formulent les faiseurs de phrases. Et qu'est-ce que l'instinct ? Ils seraient fort embarrassés de vous le dire, parce qu'ils ne le

savent pas et que le mot ne le dit pas. Tandis que « mouvement *spontané* » dit « mouvement de moi qui a sa source en moi et qui jaillit de moi » ; et cela, ce n'est pas de la phrase, c'est le fait : l'être vivant est un être qui se meut et qui est à soi-même la source de son mouvement. Seul l'être vivant mérite le nom d' « automobile », c'est-à-dire « qui se meut par soi-même », car dans les machines que vous décorez de ce nom la force motrice, essence ou électricité, est une force ajoutée du dehors, et le directeur de la force est autre, lui aussi, que la force motrice ; tandis que de l'être vivant la force motrice est en lui, et c'est lui qui dirige cette force.

Autre différence entre le mouvement du fluide-vie qui circule dans cette machine vivante qu'est un corps vivant et les mouvements successifs d'un fluide quelconque, cours d'un fleuve, courant de gaz ou d'électricité dans leur contenant matériel. La force-vie ne circule pas dans mon corps comme circule l'eau dans un tube ou l'électricité dans un fil, en restant complètement étrangères à leur contenant ; la force-vie s'unit, se marie à ma chair et la vivifie.

Troisième différence : les parcelles fuyantes qui composent un cours d'eau, un courant d'électricité ou un courant d'air se poussent et se chassent les unes les autres sans garder aucune union entre elles ni avec la source qui les émane : au contraire, les actes successifs qui ont formé dans le passé, qui forment dans le présent et qui continueront

dans l'avenir le développement de mon existence sont enchaînés les uns aux autres et forment de leur variété infinie une unité absolue, physique et logique, qui fait qu'ils sont *ma* vie, à moi, non pas celle d'un autre. On me citait hier je ne sais quel occultiste qui formule sentencieusement : « Le présent n'est rien, c'est le passé et l'avenir qui sont réellement quelque chose. » J'en demande bien pardon à cet ami du paradoxe ; mais c'est exactement le contraire qui est exact : le passé est passé, le futur n'est pas encore ; notre vie est un éternel présent, grâce à la loi de continuité. En nous la succession est continuelle des sensations, des sentiments, des pensées qui se succèdent dans notre esprit, comme dans notre corps la fuite est ininterrompue des molécules que d'autres molécules remplacent. Oui ! la succession est continuelle, le changement est perpétuel ; et cependant l'unité persiste, malgré tous les changements : *mon* esprit reste toujours mon esprit et *mon* corps reste toujours mon corps, grâce à ce *moi* qui reste toujours *moi*, et le même *moi* toujours persistant dans tout ce défilé jamais interrompu de toutes mes activités changeantes : et c'est par ce *moi*, toujours présent à travers tout ce qui se passe en nous, que notre vie, à chacun, est un perpétuel présent. Telle est la loi mathématique qui fait à la monade-vie une unité algébrique de cette triunité, passé, présent, avenir, le présent réparant le passé et préparant l'avenir.

***

Mais réparation ou préparation exigent de nous l'effort de cette seconde force de notre *moi* : notre volonté. Et c'est cette force-là, absolument autonome, absolument personnelle, qui fait de chaque personne une personne vraiment, c'est-à-dire une *unité par soi* — *persona, per se una* — et une personne différente de toutes les autres personnes. Étudions maintenant ce deuxième *ion*, ce deuxième point cardinal de notre personnalité.

Abbé ALTA.

LA SCIENCE ASTRALE

COURS COMPLÉMENTAIRE D'ASTROLOGIE

(Suite) (1)

CHAPITRE V

Définitions détaillées des Puissances planétaires.

1° *Celles du Feu.*

LE SOLEIL

Le premier aperçu que nous avons pris des Puissances principales nous a entraînés à la recherche de notions plus universelles sur la Création et les Eléments ; elles étaient indispensables aux définitions précises et complètes, objet de cette étude ; nous pouvons les aborder maintenant, en revenant sur le peu que nous en avons dit.

Reprenons donc d'abord les huit Puissances principales, non synthétiques, et, en premier lieu, celles du Feu. La première est le Soleil.

Quand on demande sa définition à ce qui nous reste des Traditions anciennes, on se trouve en présence d'une confusion qui paraît inextricable.

(1) Voir pages 523 et suiv.

Elle ne vient pas seulement des différences qui séparent les diverses religions ; elle n'est pas moindre en chacune d'elles que dans leur ensemble.

En Grèce, on hésite entre Apollon, Jupiter, Hercule, Bacchus ou Adonis, sans comprendre leurs nuances ; en Egypte, de même, on trouve Ra, Phtah, Kneph, Osiris, Horus ; en Assyrie, c'est Bel, Shamash, Kindar ; et ainsi des autres religions.

Les commentateurs n'ont pas encore réussi à s'accorder sur l'interprétation de cette multiplicité. Il ne suffit pas, pour l'expliquer, de la distribuer entre les diverses manifestations, établies plus haut, du principe solaire, car la multiplicité se poursuit dans chacun de ses représentants ; on compte, par exemple, chez les Grecs et les Romains, cinq Apollon différents, trois Jupiter, deux Hercule.

Mais nous n'avons pas à nous arrêter ici à tant de distinctions subtiles, engendrées par la dégénérescence des religions et la tentative de les éclairer par des symboles appropriés aux peuples qui se séparaient ou à la marche de leurs intelligences. Il doit nous suffire de faire apparaître les caractères généraux, essentiels à chaque Puissance, et nous pouvons les fixer d'après ce qui vient d'être exposé sur l'origine ou la nature des Eléments dont elles sont issues et sur les courants créateurs ou involutifs que nous avons constatés entre elles.

Le *Feu* nous est ainsi apparu comme le représentant de l'Esprit dans le Monde Elémentaire ; nous avons vu qu'il répète dans ce Monde le pro-

cessus créateur suivi par l'Esprit dans le Monde divin ; sa répartition trinitaire sera donc analogue à celle de l'Esprit.

Le *Soleil*, Principe second le plus rapproché de la Source divine, et défini, à ce titre, comme l'Esprit du Feu, correspond, dans le Monde Elémentaire, à ce qu'est l'*Essence* par rapport à l'Esprit pur dans le Monde céleste ; *Mars*, plus éloigné, sera comme la *Substance* du Feu, et *Jupiter* sera le principe le plus concret, le plus rapproché de la réalisation spirituelle.

C'est en sa qualité d'Esprit du Feu que le Soleil apparaît d'abord comme le *Principe vivifiant*.

En effet, ce qui constitue la Vie, ce n'est pas tant l'*Activité* motrice ou mobile que la *Spontanéité* ; sans celle-ci, celle-là n'est pas possible ; la Spontanéité est le principe radical de l'*Etre* ; l'Activité n'en est que la manifestation formelle. L'Energie, la Force, qui mettent en mouvement, n'ont pas en soi la Spontanéité ; elles sont ses servantes, il leur faut un commandement, une idée, une pensée directrice qui n'est pas dans leur nature. C'est un principe primordial, et évident du reste, en science mécanique, que la Force est inerte, en ce sens qu'elle est incapable de fixer ou de modifier par soi-même ni son point d'application, ni sa direction, ni son intensité.

L'*Etre* ne se communique pas, ne donne pas la Vie tant qu'il ne s'est pas livré par son Esprit qui est sa pensée.

Le *Soleil*, première manifestation créatrice de

l'Esprit est donc, avant tout, le porteur de sa Spontanéité, de sa Pensée ; il est son *Verbe*. La Puissance, la Force, ne viennent qu'en second lieu.

Après que le Créateur s'est posé en face du Non-Etre, en faisant apparaître le Ciel et la Terre, son premier acte, nous dit la Bible, fut l'émission de sa Pensée : « Que la Lumière soit ! », et la Lumière *fut* ! (Genèse, I, 1 à 4.)

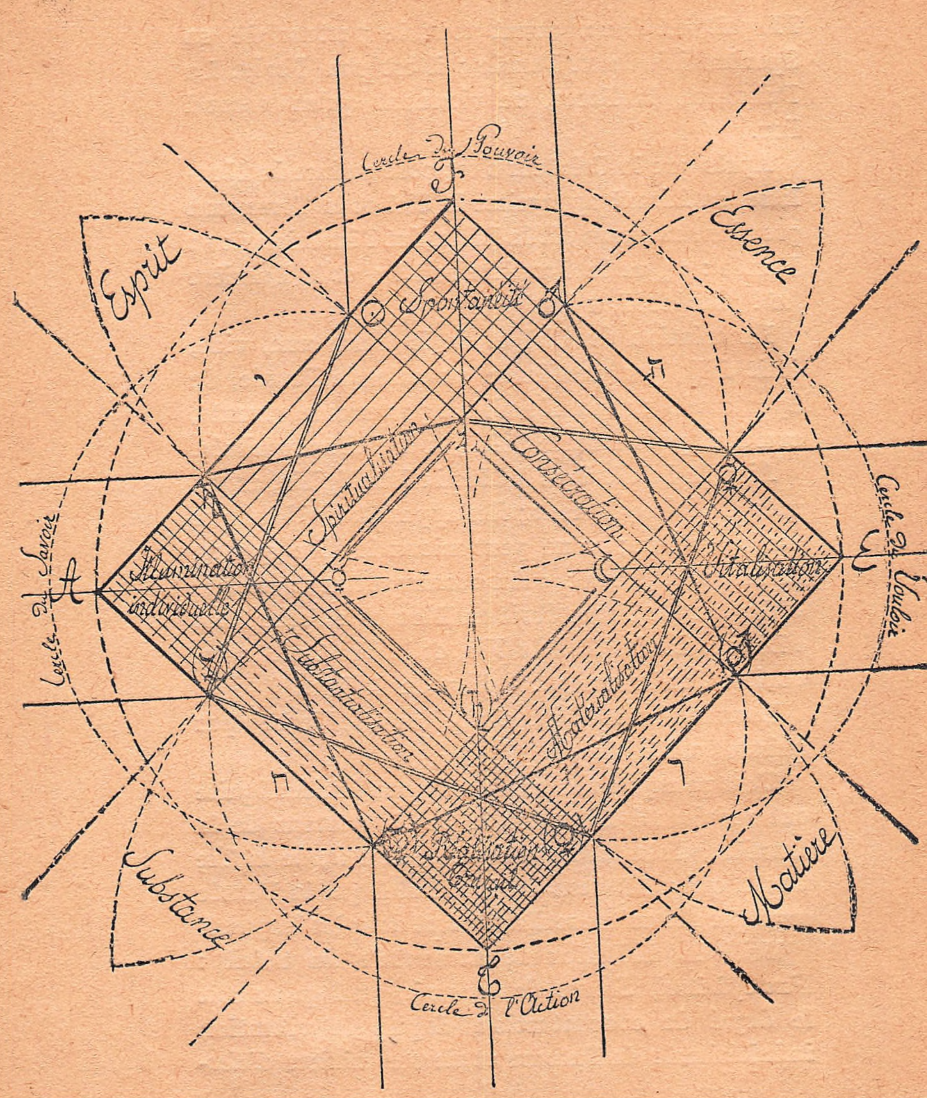
La création du Ciel et de la Terre nue, vide, était déjà, par excellence, un acte de Pensée, de Spontanéité ; mais elle n'était pas encore vivante, ce n'était pas encore le Soleil, la Lumière exprimée.

Ainsi le Soleil, dans le Monde Intelligible, est en potentialité seulement ; il n'apparaît vivifiant que par la lumière ; on ne peut mieux le dire que ne l'a fait saint Jean : « Au commencement était le « Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était « Dieu... *En lui était la Vie*, et la Vie était la lu-« mière des hommes... » (Ev. de S. Jean.)

Dans le Monde Elémentaire, il est le Verbe « par qui tout a été fait ».

C'est pourquoi toutes les religions de l'Antiquité ont représenté Dieu par le Soleil, porteur de la Lumière, distributeur unique de la *Vie*, de la Vie totale, qui n'est dans le Monde réel que la Pensée suprême elle-même se distribuant dans les Espaces.

Voilà la définition fondamentale du Soleil : *Feu spirituel, Source de toute vie*, quel qu'en soit le degré de concentration, depuis la vibration infinitésimale de l'atome et de ses milliers d'*élec-*


Cercle du Pouvoir
Esprit
Essence
Spontanéité
Spiritualisation
Consécration
Cercle du Savoir
Illumination individuelle
Vitalisation
Cercle du Vouloir
Substantialisation
Matérialisation
Substance
Matière
Cercle de l'Action

trons, jusqu'à la gloire inconcevable de l'Esprit pur, du Verbe divin.

Voyons-en les manifestations dans le Monde élémentaire en suivant son courant involutif esquissé dans le chapitre précédent. (Voir la fig. ci-jointe) (1).

Il traverse d'abord la région de l'*Esprit* (sur la croix spirituelle), marquée par le rectangle de spiritualisation), et la lettre Iod (י) ; dans le Monde Elémentaire, il aborde le cercle du *Savoir*, en sa partie commune avec celui du *Pouvoir*. Il y reçoit la portion de la Pensée divine dont il est appelé à présider et à gouverner la manifestation dans le Monde réel ; en d'autres termes, il est le porteur d'un *Verbe* divin mesuré sur la destinée du cycle cosmique qui s'ouvre ; ici est, pour ainsi dire, l'instauration du Soleil dans sa mission réalisatrice.

Dans la région de l'*Air* (marquée par le carré A sur la croix des Éléments), où il pénètre ensuite, quittant le cercle du *Pouvoir* pour celui du *Savoir*, il partage la Pensée divine qui lui a été confiée en autant de pensées individuelles qu'il est nécessaire d'en distribuer dans le cycle qui naît ; il crée ainsi les esprits destinés à s'incarner dans les créatures du monde réel, depuis ceux

(1) Cette figure est la reproduction de celle de la page 412 dans laquelle on n'a conservé, avec les deux croix (spirituelle et élémentaire), que le carré des éléments. On a accentué seulement les divisions qu'y produisent les deux croix, en y inscrivant leur signification. On y a ajouté les deux courants analysés ici ; les quatre cercles centrés sur les Puissances intérieures sont marqués par leur partie extérieure au carré des Eléments.

que notre philosophie moderne nomme les forces-pensées, jusqu'à l'étincelle spirituelle de l'être humain (1).

Au fond de cette même région de l'Air, sur la frontière de la Substance, le Soleil établit une Puissance que nous trouverons plus loin, sous le nom de Jupiter nocturne, comme dépositaire du plan général de distribution des Pensées individuelles dans le Monde réel, du rôle qu'elles doivent y remplir et y faire respecter ; cette Puissance sera, pour ainsi dire, le conservateur et défenseur du Code des *lois naturelles* et du destin qui leur correspond (2).

A la suite de cette création, le Soleil pénètre dans la région de la *Substance*, sur la croix spirituelle et, dans le Monde Élémentaire, il entre dans la partie commune au cercle du *Savoir* avec celui de *l'Action* qu'il aborde (secteur représenté sur la figure par le rectangle de Substantialisation, marqué de la lettre Hê (ה) (l'existence élémentaire).

Comme il aborde ainsi les régions inférieures (au-dessous du firmament spirituel) (הה, Hè, Hê) (v. p. 419) et de celui Élémentaire A. E.,

(1) Les lecteurs qui connaissent la *Tradition cosmique* pourront reconnaître ici, d'abord l'instauration d'*Elohim* (2[e] *Emanation* de Brah, naissant dans la région de l'Esprit), et ensuite, dans cette région de l'Air, toutes les formes produites par la 2[e] *Formation* d'Elohim dans les divisions des Ethérismes qu'il parcourt.

(2) Dans la « Tradition cosmique », cette instauration correspond à la vision qu'Elohim procure à sa 2[e] *formation* après qu'elle a parcouru les Ethérismes, et aux instructions qu'il y ajoute. (♃) y est nommé IE (יה) d'après les deux lettres de notre figure, correspondant à l'Esprit et à la Substance entre lesquelles on voit (♃) établi par le Soleil.

il se revêt de la Substance qu'il doit vivifier, comme il s'est revêtu de Spiritualité à son départ. Il opère ainsi la première préparation de la Substance pour la rendre apte à recevoir les pensées individuelles et à produire *les formes* qui leur correspondront (1).

Enfin le Soleil, au sortir de cette région, quittant le cercle du Savoir, reste au centre de celui de l'Action, dans l'Élément de la Terre (carré T ♄), à l'extrémité de sa course involutive, sur l'axe vertical des Éléments.

Il y rencontre la seconde Puissance du Feu (Mars) arrivée comme lui au fond de sa descente, et ils s'unissent pour achever la création terrestre ; mais pour comprendre ce dernier accomplissement il est nécessaire de décrire encore l'involution que la puissance martiale a parcourue parallèlement à celle du Soleil.



Le point de départ de Mars est à la frontière de la région de l'Essence, sur la croix spirituelle, au sommet du rectangle marqué de la lettre ה (Hè-l'existence réelle en son principe, v. p. 417), sur le bord aussi du cercle élémentaire de l'Eau, qu'il va parcourir ; au croisement des cercles du Pouvoir et du Vouloir, position symétrique de celle du Soleil par rapport à l'axe du Feu.

(1) Ici les lecteurs familiers avec la ***Tradition cosmique*** pourront reconnaître la descente d'***Aoual***, première Emanation de Brah, dans les différentes sortes de matière, où elle produit des *Formations*, réservoirs des Formes individuelles futures.

Comme le Soleil s'est revêtu d'Esprit, Mars commence par se revêtir là de l'Essence, c'est-à-dire, selon la définition donnée à la page 12, de la Matière en voie d'Essentialisation, propre à recevoir la Force et le Mouvement qu'il a pour mission de lui distribuer. Il s'y partage en Puissances divisionnaires correspondant aux Pensées individuelles établies par le Soleil.

A la suite de ce travail préparatoire, laissant le cercle du Feu et celui du *Pouvoir* pour rester exclusivement dans celui du *Vouloir*, il entre au sommet du carré de l'Élément de l'Eau (E ☾) posé sur l'axe horizontal, ou *Firmament Elémentaire* : EA.

Là, en correspondance aux Pensées individuelles distinguées par le Soleil dans l'Air Élémentaire, il partage l'Eau en atomes correspondant aux divisions précédentes de l'Essence, qui seront les Monades de ces atomes (1).

Ils compléteront les Forces-Pensées créées par le Soleil comme on l'a dit tout à l'heure dans la région de l'Air.

Au fond de cette région de l'Eau, au-dessous du Firmament Élémentaire, dans les Eaux inférieures, par conséquent, Mars établit, en parallélisme de Jupiter nocturne, une Puissance secondaire, qui sera détaillée plus loin, celle de Mars nocturne (♂), dépositaire des Forces divisionnaires de la Puissance divine, les *Forces naturelles*, aussi immuables

(1) Ces atomes sont ceux que la théorie du P. Leray nomme les atomes d'Ether.

que les *Lois naturelles,* qui mettront en mouvement les créatures matérielles.

A la suite de cette création, Mars pénètre dans la région de la *Matière,* sur l'axe spirituel, dans la section commune aux deux cercles élémentaires du *Vouloir* et de l'*Action,* représentée par le rectangle marqué de la lettre ו Vâo, celui de la Puissance de fixation matérielle ; il y introduit toutes les Forces divisionnaires qu'il vient de créer dans la région de l'Eau, produisant dans cette région les mouvements désordonnés encore et fatals, décrits précédemment (pp. 221 et 222), qui constituent ce que les anciens ont nommé le *Chaos* (1). Ici est la région que nous désignons comme l'*Astral,* bouleversée par ces formidables tourbillons cosmiques qui se présentent aux voyants sous la forme symbolique du *Dragon du Seuil* : c'est la masse des *Eaux inférieures* (comme on le voit sur notre figure), celles que la Bible désigne sous le nom d'*Aretz,* les eaux stériles, par opposition aux *Eaux supérieures* et fécondes, (au-dessus du Firmament Élémentaire) que les Grecs nommaient *Thalassa* (l'Eau salée).

Enfin, le courant Martial arrive au fond de sa course dans l'Élément de la Terre, où il rencontre, comme on vient de le dire, le courant Solaire. Là est le laboratoire définitif de la Création terrestre, l'athanor du Grand Œuvre cosmique ; arrivons à sa description.

(1) Mouvement des atomes d'Eon et d'Ether dans l'exposé du P. Leray.

***

Le Soleil parvenu au centre de la Terre et du Carré de l'Action s'y trouve, comme on vient de le voir, en présence du bouillonnement formidable du Chaos et du fracas désordonné de ses atomes élémentaires. Il y disperse ses Pensées individuelles qui s'y incarnent séparément en s'abandonnant d'abord à leurs mouvements désordonnés ; c'est la Création des premiers êtres terrestres animés de forces terribles, incapables par eux-mêmes de créations véritables : les *Titans* des fables païennes.

On reconnaît ici tout de suite la légende, commune à toutes les religions, du sacrifice de la divinité solaire déchirée par les dieux infernaux ; légende caractérisée notamment par Osiris et Typhon, puis répétée sous tant d'autres formes, pour Bacchus, Mithra, Adonis, etc... Dans la Nature, c'est la période des premières formations minérales et des bouleversements gigantesques de la matière, consécutive à la résolution des Nébuleuses, à la naissance des soleils et des planètes.

Mais Osiris, Bacchus, Mithra sont immortels ; à la nuit terrible de leur sacrifice, leur invincible Unité fait succéder l'Aurore d'un jour sans fin, la Vie universelle à mille formes transformables, mais indestructible en elle-même. La loi inéluctable de la pensée divine apportée par l'incarnation solaire dans le chaos des Puissances martiales, surmonte les convulsions du Non-Être. Isis restitue le corps de son époux divin pour présider à la vie

multiple des créatures destinées à l'évolution et appelées par elles à une harmonie éternelle. C'est ce que représente sur notre figure la Puissance de Vénus nocturne (♀), Aphrodite, où aboutit sur le rivage des Eaux inférieures d'où elle émerge le courant créateur du Verbe Solaire, qui va présider désormais à la course progressive vers la Vie immortelle.

Ce triomphe solaire est en même temps la restitution de la Puissance martiale qui bouleversait sa prison terrestre. Les multiplicités matérielles apportées en ces ténèbres par le courant Martial ont reçu les Verbes partiels du courant Solaire, comme ces derniers recevaient les atomes matériels en mouvement ; ceux-ci devenaient les *Corps* dont ceux-là étaient les âmes vivantes (les *Nephesh* de la Bible), et c'est ainsi qu'ont pris naissance dans le 5e jour biblique les créatures terrestres de tous genres (1). C'est ce qu'achève d'exprimer sur notre figure la Puissance de Mercure nocturne (☿), aboutissement du courant Martial, sur le bord de l'Élément de l'Air et du Cercle du Savoir ;

(1) Le lecteur verra facilement sur notre figure, dans ce double mouvement, le résumé des 6 jours de la Bible : le premier est représenté par la polarisation du *Feu* en *Verbe* et *Puissance* ; l'Esprit et les Eaux sur lesquelles il flotte ; figurés par les deux rectangles symétriques de l'*Esprit* et de *l'Essence*. — Le 2e jour se trouve dans le carré de l'*Air*, première phase de la création des *Espèces*. — Le 3e jour est dans celui de *l'Eau* ; première phase de la création *des vies individuelles*. — Le 4e jour se trouve dans la simultanéité des deux rectangles de la *Substance* et de la *Matière ;* c'est-à-dire des *âmes* et des *formes* qui les recevront. Enfin le 5e jour est leur union produisant les *êtres vivants de la Terre* (voir la note suivante). Quant au 6e jour, celui qui aboutit à l'homme, nous le verrons plus loin, dans le quaternaire central.

elle représente le flot des atomes martiaux qui, en croisant sur l'axe terrestre le courant des Verbes individualisés, est devenu la *Puissance de connaître*, comme ceux-ci prenaient la *Puissance de vivre en forme matérielle, réalisée.*

L'union de ces deux Puissances accomplie sur l'axe terrestre par le croisement des deux courants représente la créature terrestre trinitaire, douée d'intelligence, de sensibilité et de vie. C'est l'enfant né de l'Union suprême entre le Feu et la Terre, entre l'Esprit et la Matière, entre l'Être et le Non-Être (1).

Nous n'avons plus maintenant qu'à suivre nos deux courants créateurs dans leur réascension pour achever la définition complète des deux Puissances fondamentales : le Verbe Solaire ou *Lumière* et le Pouvoir martial ou la Vie. Nous verrons apparaître en même temps les quatre Puissances centrales, et la définition de ces Puissances secondaires ne sera presque que le détail rapide des organes cosmiques ainsi définis.

F.-Ch. BARLET.

(A suivre).

(1) La Tradition cosmique représente magnifiquement les détails de cette création terrestre (chapitres III et suiv.) : la Puissance vénusienne y est représentée par la *deuxième formation d'Elohim* et par toutes les puissances auxiliaires qu'elle produit sous le nom d'*Intelligences libres* pour être secondées par elles. Ces Puissances sont les agents créateurs des *formes terrestres* correspondant aux 7 types d'*âmes individuelles* que la *première formation d'Elohim* a produites, comme on l'a dit ci-dessus, dans les régions éthérées ; et c'est *Elohim* avec *sa première formation* qui achèvent les créatures individuelles par l'incarnation des âmes vivantes dans les corps animés.

VIVANTE KABBALE DE LA MUSURGIE

I

Les quatre langues essentielles du Divin Logos.

1. — En hébreu, le mot *Quabbalah* (**QBLH**) signifie : *ce qu'on reçoit, la chose transmise qu'on accepte.*

Or, chers amis, parce que la Bible est un livre *transmis*, un livre *que nous acceptons*, c'est dans la langue originale de ce précieux recueil que j'irai puiser directement les notions D'ÉSOTÉRISME MUSICAL, que j'espère développer clairement devant vous aujourd'hui.

La Bible, vous le savez, est un Trésor unique de Haute Sapience, et je vais vous en offrir des preuves nouvelles, fondées sur la langue hébraïque.

Mais d'abord, observons que la Bible nous a été transmise en trois langues ; à savoir : en *hébreu*, en *araméen (ou chaldéen)* et en *grec.*

L'Hébreu et le Chaldéen sont deux langues sœurs, dont les mots sont souvent identiques, et lorsqu'il y a différence, la diversité repose sur des lois de transposition littérale, d'un grand intérêt.

La langue grecque présente de nombreux points de contact avec les deux langages hébreu et chaldéen ; de plus, le grec offre, par lui-même, de très précises indications.

2. — Par exemple, le mot grec *Logos* présente deux grandes acceptions. Il signifie, d'une part, *la Parole* ou *le Verbe* ; d'autre part, *la Raison* ou *l'Intelligence*.

Dans la Bible, le *Logos* c'est le *Verbe de Dieu* qui produit tout ce qui est bon ; c'est la PAROLE CRÉATRICE qui multiplie les formes vivantes du Bien et du Vrai ; C'EST L'INTELLIGENCE DIVINE qui organise et *ordonne* toute sa Création ; c'est la RAISON DIFFÉRENTIELLE du Créateur, laquelle distribue toutes choses dans l'Univers et *les proportionne* selon les Buts sublimes du Plan intégral de la Divine Sagesse, indivisiblement UNE, avec le Divin Amour du Très-Haut.

C'est pourquoi il est dit, au début du sublime Évangile du Grand Apôtre Jean, que le Verbe était Dieu, qu'Il a tout produit et que sans Lui rien n'a été fait de ce qui a été créé. Puis il est écrit que le Verbe A ÉTÉ FAIT CHAIR, et qu'il a habité parmi nous. Notons bien ceci : *le Verbe lui-même a été fait chair* ; parce que l'*Universelle Rédemption* est la *Raison ultime* du Plan Providentiel.

3. — Or, nous savons tous, chers amis, que le Verbe de Dieu fait chair n'est autre que JÉSUS LE

CHRIST, *Fils unique* de Dieu, vivant en Unité avec son Père, car le Père Jéhovah est dans le Fils Jésus ; c'est pourquoi notre Bien-Aimé Seigneur a dit à Philippe qui lui demandait à voir le Père : « Depuis tant de temps avec vous je suis, et TU NE M'AS POINT CONNU, Philippe ! QUI M'A VU A VU LE PÈRE. » (*Jean*, XIV, 9.) Jésus dit ensuite que le Père est en Lui, comme Lui est dans le Père ; parce que le Fils, c'est la DIVINE HUMANITÉ du Père qui est le Verbe d'Amour, lequel a tout créé et s'est fait chair dans le Fils Jésus.

C'est pourquoi l'Illustre Apôtre Paul a écrit : « EN CHRIST, HABITE CORPORELLEMENT TOUTE LA PLÉNITUDE DE LA DIVINITÉ. » (Colossiens, II, 9.) Il en est ainsi parce que **JHVH** (Jéhovah) est *l'Ame Eternelle* du Fils, qui est *le Divin Humain manifesté* du Verbe Éternel, puisque Dieu EST UN *avec sa Propre Parole*. Plus haut, dans la même épître de Paul, il est encore écrit : « Par Lui ont été créées toutes les choses qui sont dans les Cieux et celles qui sont sur la terre... *Quant à Lui, Il est avant toutes choses*, et toutes choses subsistent par Lui. »

Un peu plus loin, l'Apôtre dit encore qu'en Christ *sont cachés tous les trésors de la Sagesse et de la Connaissance.*

4. — Dieu est *Amour et Sagesse*, c'est l'Adorable Unité dont il est question au premier verset de l'Évangile éternel de Jean ; à savoir : « Dans le Principe, était le VERBE-SAGESSE, et le VERBE-

SAGESSE était chez DIEU-AMOUR, et le Verbe était DIEU LUI-MÊME. »

C'est pourquoi, dans sa première épître, Jean a dit : « Nous avons connu L'AMOUR en ce qu'Il a donné sa Vie pour nous. » (III, 16.) Et plus bas : « Celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu ; parce que Dieu est Amour. » (IV, 7.)

Lorsque Jésus dit que nul ne vient au Père que par Lui, cela signifie que nul ne connaît Dieu que par SA DIVINE HUMANITÉ qui est le Fils ; c'est pourquoi, dans son épître, Jean dit : « *quiconque nie le Fils n'a pas non plus le Père* » (II, 23) ; « nous sommes dans le Dieu Véritable en son Fils Jésus-Christ qui est la Vie Éternelle. » (V, 20.) « Qui a le Fils a la Vie ; qui n'a pas le Fils de Dieu (c'est-à-dire *la Divine Humanité du Divin Amour*) n'a pas la Vie. » (V, 12.)

C'est pourquoi Jean a bien soin d'appuyer sur cette vérité fondamentale du Christianisme en disant : « Tout esprit qui confesse Jésus-Christ VENU EN CHAIR est de Dieu, et nul esprit qui ne confesse pas Jésus-Christ VENU EN CHAIR n'est de Dieu. » (I *Jean*, IV, 2-3.)

C'est clair, n'est-il pas vrai ; car il est bien évident que la *Divine Chair* n'est autre que la *Divine Humanité*, qui est la FORME VISIBLE du Verbe Divin, de la *Divine Parole* ; or, la parole appartient à l'HOMME ; c'est pourquoi le *Verbe Incarné* s'est si souvent appelé : le FILS DE L'HOMME.

5. — Ainsi, chers amis, nous pouvons comprendre, que le Divin *Logos* en Jéhovah est le *Créateur*, et que le Divin *Logos* Incarné en Jésus est le *Rédempteur* ; il convient de compléter la Trinité en disant que le SOUFFLE SPIRITUEL du Logos incarné est le *Régénérateur*. C'est pourquoi il est écrit que Jésus *souffla* sur ses disciples et leur dit : « RECEVEZ L'ESPRIT-SAINT. » (*Jean*, XX, 22.)

Notons ici trois formes ou manifestations du Saint-Esprit, telles qu'elles sont décrites dans la Bible, à savoir : 1° le Saint-Esprit est un SOUFFLE ; (**RVCh**) ; 2° le Saint-Esprit apparut sous l'aspect d'une COLOMBE (cf. le baptême de Jésus) ; 3° le Saint-Esprit manifesta sa venue par des LANGUES DE FEU (cf. Actes des Apôtres, II, 3) ;

....

....

....

mais ne vaut-il pas mieux taire la Raison harmonique de ces trois divins symboles ? Il y a toujours des profanateurs.

6. — Le Père, le Fils et le Saint-Esprit se disent d'un seul Dieu pleinement manifesté en Jésus-Christ ; car le Verbe Éternel a lui-même formé sa Divine Humanité dans le Temps, pour l'Éternité ; « le Verbe A ÉTÉ FAIT chair. » (*Jean*, I, 14.)

Notez que Jean dit : « la Loi par Moïse a été donnée, LA GRACE ET LA VÉRITÉ par Jésus-Christ ONT ÉTÉ FAITES. Dieu, *personne ne le vit jamais* :

l'Unique-Engendré Fils, qui EST DANS LE SEIN du Père, Lui, l'a exposé (ou bien, *c'est Celui qui nous l'a fait connaître*). » (*Jean*, I, 17-18.)

Cette Vérité qui a été faite par le Divin *Logos*, c'est sa *Divine Humanité,* qui est TOUTE-PUISSANTE : « TOUT POUVOIR M'A ÉTÉ DONNÉ DANS LE CIEL ET SUR LA TERRE. » (*Matthieu,* XXVIII, 18.) C'est pourquoi Jésus a dit : « Si vous demeurez dans ma PAROLE (l'annonce ou Évangile du *Logos* Incarné), véritablement vous êtes mes disciples, et vous connaîtrez la Vérité, et la Vérité *vous rendra libres.* » (*Jean*, VIII, 32.)

Rien n'est plus exact ; ceux-là seuls qui s'adressent directement à la DIVINE HUMANITÉ du Seigneur Jésus, en qui TOUTE LA PLÉNITUDE de la Divinité habite CORPORELLEMENT (Colossiens, II, 9), sont libérés ; les autres *restent sous la Puissance du Prince de ce Monde, car* « le Monde entier gît dans le Mal ». (I, *Jean,* V, 19.)

Dieu compris comme Père, c'est le *Créateur.*

Dieu *conçu* comme Fils, c'est le *Rédempteur.*

Dieu *reçu* comme Saint-Esprit, c'est le *Régénérateur.*

Tel est le sublime Principe TRI-UN de la *Véritable Harmonie Eternelle,* divinement réalisée dans l'Unité du *Logos Incarné,* notre adorable Seigneur Jésus, notre Roi de Gloire qui est l'Unique DIEU-HOMME, ET LE SEUL HOMME PARFAIT EN SOI, dans toute l'Éternité.

Or, la Bible expose les arcanes du Divin *Logos* sous le triple aspect susdit ; aussi l'on comprend que Jésus ait dit aux pharisiens : « *Vous scrutez les Ecritures, parce que vous pensez avoir en elles la Vie éternelle ; et ce sont celles qui rendent témoignage de Moi ; et vous ne voulez pas venir à Moi pour avoir la Vie.* » *(Jean,* v, 39-40.)

Ainsi, la Bible, en tant que *Code de la Vie d'Harmonie, expose tous les arcanes de la* CONCORDANCE et de la DISCORDANCE universelles ; elle enseigne les merveilles de la *Grande Concorde* dont le Divin *Logos* est le Créateur ; elle décrit les mystères de la *Sinistre Discorde,* dont Satan est le Père et dont Jésus, PAR SA DIVINE HUMANITÉ, est le Triomphateur pour l'Éternité.

7. — Mais tous ces arcanes spirituels sont écrits en hébreu, en chaldéen et en grec, et ce n'est pas sans de profondes raisons, comme j'espère vous en démontrer quelque chose aujourd'hui. En effet, mon intention est de vous faire voir que l'idiome hébreu, *en tant que Synthèse des quatre langues essentielles* du divin *Logos,* contient en Soi le CANON IRRÉDUCTIBLE de l'Harmonie musicale, cette parfaite image de la Concorde céleste.

Il y a quatre manifestations *linguistiques* du Divin *Logos* dans la Nature ; la première, c'est *la Langue universelle des Nombres.* Voyez les périodes astrales ; le temps préfixe des générations ; les formes géométriques des cristaux dans

le règne minéral ; etc., etc., et vous comprendrez que rien n'échappe aux lois du Nombre.

La seconde manifestation linguistique du Divin *Logos*, c'est la *Logique essentielle* ou la langue idéale de la Raison.

Sa troisième manifestation, c'est *la Musurgie* ou *langue musicale* du Sentiment.

Sa quatrième manifestation est la langue vivante des Symboles universels.

Or, ces quatre langues se retrouvent supérieurement transcrites dans l'idiome hébreu ; permettez-moi de vous en montrer quelques exemples.

8. — Commençons par *la langue de la Raison* et voyons un cas de *Logique essentielle.*

Lorsque Dieu se manifesta pour la première fois à Moïse (cf. l'*Exode*, III, 13 à 16), celui-ci lui demanda son Nom.

Or, l'Éternel répondit par une phrase bien typique :

AHJH AShR AHJH

C'est-à-dire, littéralement, selon les versions ordinaires :

« JE SUIS QUI JE SUIS. »

Comprise dans ce sens, cette réponse est le fondement de la Logique essentielle en ce qu'elle pose le grand axiome de l'IDENTITÉ, lequel est la base de toute démonstration exacte.

Mais il est une autre acception de la réponse de l'Éternel ; la voici :

« Moi l'Etre, la Béatitude Je suis. »

Cette seconde traduction repose sur la double fonction du vocable hébreu.

Comme pronom, ce vocable **AShR** correspond à nos mots : *qui, lequel,* etc... mais pris comme nom, il signifie *la Félicité.*

Ainsi compris, ce nom caractérise bien le Bon Dieu, qui a pour unique but le Bonheur de sa Création tout entière ; c'est pourquoi le Divin *Logos* veut assurer la *Félicité* de toutes ses créatures, parce que *sa Propre Béatitude réside dans le Bonheur de tous.*

9. — Dans ce passage de l'Exode (chap. III, 13 à 16), Dieu se nomme Lui-Même **AHJH** = Je suis ; mais il se caractérise encore au même endroit sous le Nom sacré de **JHVH** = Jéhovah, et il affirme que c'est *Son Nom d'Eternité.* Or, **JHVH** signifie Il est, ou Celui qui est.

Ainsi, Je suis et Il est sont les deux noms primordiaux de Dieu, qui nous donnent les deux formes hébraïques du verbe etre : **HJH** et **HVH**.

Dieu, c'est l'*Etre Même,* Seul existant en Soi, Seul *possédant la Vie* en Soi, donc *seul Eternel* en Soi.

Et cela nous apprend, selon la Logique essentielle, qu'en Dieu Seul « *nous avons la Vie, le Mouvement et l'Etre* ». (cf. *Actes,* XVII, 28.)

Et surtout, n'oublions pas que le Divin *Logos Incarné a dit aux Juifs* : « Avant qu'Abraham fût, Moi, Je suis. » (**AHJH**) (*Jean*, VIII, 58.) Jésus parlait de son *Ame Eternelle* qui est **AHJH** ou **JHVH**. Et ici, remarquons que lorsque Jésus s'adressait au Père, il s'adressait à Son Ame Éternelle, c'est parce que le Christ *vivait alors* dans le temps, et que son être *physique* était *subordonné* à son *être divin*.

10. — Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que ces deux Grands Noms sacrés sont composés avec les quatre lettres suivantes : **A, H, V, J.**

Or, ces quatre lettres *sont les génératrices de tout l'hébreu.*

Remarquez d'abord que la somme des nombres auxquels elles correspondent est *Vingt-deux* ; précisément il y a vingt-deux lettres en hébreu, et chacune d'elle répond à une ou plusieurs fonctions logiques, selon la place qu'elle occupe dans le mot hébreu.

Les dix-huit lettres dérivées découlent phonétiquement des quatre premières, *selon le jeu des articulations* vocales ; si bien que la langue hébraïque tout entière est générée, en définitive, par les quatre lettres qui constituent les deux Grands Noms Divins ; mais, faute de temps, je ne puis vous développer cela.

Comme ces quatre lettres correspondent numériquement aux notes des deux accords parfaits

prototypes, elles génèrent, de même, la Musurgie tout entière.

Je vais maintenant, chers amis, vous entretenir du Premier Nom Divin, donné par l'ordre même des lettres en hébreu, et, à ce propos, je compte vous faire connaître quatre cas frappants, correspondant aux quatre langues essentielles du Divin *Logos*, selon LA LOI SACRÉE DE LA CROIX, ou QUATERNAIRE DIVIN.

AMY-SAGE.

(A suivre.)

NOTA. — L'imprimeur du *Voile d'Isis* manquant momentanément de caractères hébreux, on a dû les remplacer, dans l'article de M. Amy-Sage, par des lettres romaines et caractères gras.

N. D. L. R.

LE FAUST DE GŒTHE (1)

Commentaire sur la Magie de FAUST
d'après la traduction de Gérard de Nerval.

(Suite.)

. . . .

L'Etre humain sur la Terre se trouve en butte à l'action de trois forces principales : 1° le Destin, force fatale et agissant sur le passé ; 2° la Volonté humaine, force libre mais d'action immédiate, agissant sur le présent ; 3° la providence divine, agissant sur l'Avenir.

Tout retour vers le passé met en jeu l'appel au Destin et génère de la tristesse et quelquefois du désespoir. Au contraire, tout élan vers l'avenir est une source de bénédictions providentielles. Pour sauver l'âme du désespoir, pour obtenir « un coup d'âme », il faut aiguiller la Volonté directement vers l'Avenir en oubliant le passé. Victor Hugo dit :

Pour trancher dans la honte ou la roche une issue,
Il suffit d'un coup d'âme ou d'un coup de massue !

Si l'on voulait représenter, comme le faisaient les anciens sages de la Chine, ces enseignements par des nombres, il faudrait attribuer au Destin le nombre 5, à la Volonté le nombre 4 et à la Providence le nombre 3.

(1) Voir pages 537 et suiv.

Cela veut dire que pour équilibrer le carré du Destin 25, il faut l'union des carrés de la Volonté humaine et de la Providence, soit 16 plus 9.

En géométrie hiéroglyphique, cet enseignement était représenté par le triangle rectangle dont l'hypoténuse figurait le Destin, le grand côté la Volonté et le petit côté la Providence. Il faut la surface des deux carrés pour égaler celle du carré bâti sur l'hypoténuse. On a fait de ce problème initiatique un pont aux ânes pour l'instruction secondaire, sans en comprendre la portée, enseignée par les anciens initiés chinois à l'initié égyptien Pythagore, vers 500 avant Jésus-Christ.

En quoi tout cela nous intéresse-t-il ?

En ce fait, que le Mauvais Esprit, voulant arracher Marguerite à l'action bienfaisante de la prière, voulant, coûte que coûte, l'empêcher de rétablir le lien unissant l'Esprit de la pauvre enfant à son ange, l'Etre inversif, va rejeter Marguerite dans le passé pour générer en son cœur l'affreux désespoir.

LE MAUVAIS ESPRIT. — Comme tu étais tout autre, Marguerite, lorsque, pleine d'innocence, tu montais à cet autel en murmurant des prières dans ce petit livre usé, le cœur occupé moitié des jeux de l'enfance et moitié de l'Amour de Dieu ! Marguerite, où est ta tête ? Que de péchés dans ton cœur ! Pries-tu pour l'âme de ta mère, que tu fis descendre au tombeau par de longs, de bien longs chagrins ? A qui le sang répandu sur le seuil de ta porte ? Et dans ton sein, ne s'agite-t-il pas pour ton tourment et pour le sien quelque chose dont l'arrivée sera d'un funeste présage ?

. . . .

Cette action, mêlée aux chants du *Dies irae*,

pousse Marguerite au désespoir et à l'évanouissement.

Le Sabbat...

La scène du Sabbat dans les montagnes de Hartz a dérouté bien des critiques. Pour en comprendre toute la valeur, il faut en effet connaître certains enseignements de la pratique occulte qui sont bien peu connus des profanes. Même ce que nous allons dire à ce sujet paraîtra du pur roman ou le fruit d'une imagination excessive à bien des lecteurs. Nous nous efforcerons seulement de répéter de notre mieux les enseignements que Gœthe a dû recevoir de son initiateur en hermétisme et au moyen desquels il a construit son admirable ouvrage.

Une légende veut qu'à certaines périodes les sorciers, les sorcières et leurs émules se réunissent en certains lieux pour accomplir certains rites où la débauche et l'obscénité se donnent libre cours. On a donné à ces réunions le nom de Sabbat, d'après le jour de fête israélite et d'après la croyance qu'on avait au moyen âge que les Juifs se livraient à ces pratiques ; ce qui est faux à notre avis.

Or ces réunions existent bien, d'après notre opinion, mais elles ne se tiennent pas sur le plan physique, mais dans un état de dédoublement de l'être humain, dédoublement pendant lequel la partie physique de l'individu reste quelque part en catalepsie, tandis que sa partie vitale ou astrale se transporte à l'état somnambulique à l'endroit de la réunion. C'est donc une sorte de rêve éveillé, un cauchemar vécu, mais avec cette particularité

que tous les participants de ce rêve voient et éprouvent les mêmes sensations collectives et en gardent le souvenir.

Des expériences faites au XVIIIe siècle sur des sorciers pratiquants et tout récemment sur des adeptes nègres de la goétie prouvent la réalité de notre affirmation. On a constaté la catalepsie du corps de l'opérateur pendant que ce dernier prétendait être à grande distance et le prouvait même par des faits positifs.

Pour essayer de comprendre cela, il faut savoir que l'occultisme enseigne que notre corps physique n'est que le fourreau d'un autre corps plus subtil et lumineux par lui-même, qui peut s'extérioriser en dehors du corps de chair et se transporter à distance. Ce second corps a reçu le nom de « Corps astral », double éthérique, corps lumineux, etc., etc.

Le sorcier se sert pour opérer ce dédoublement de drogues à base de jusquiame et de belladone, et de convulsions ou de danses qui congestionnent le cervelet.

Alors le rêve éveillé commence, on a la sensation d'être emporté à travers l'espace, comme par un bouc, un animal quelconque, ou simplement comme sur un bâton ou un manche à balai. Ce sont là des traductions en langage profane d'une sensation psychique.

Ce mélange d'impressions du plan physique avec des paysages vrais et des orages véritables, et d'impressions du plan hyperphysique avec des visions du plan astral, et des hallucinations des

divers sens, Gœthe l'a rendu d'une manière stupéfiante.

Or, dans ce plan, appelé par l'occultisme, astral, il n'y a pas seulement des êtres dédoublés par l'opium, le haschich ou d'autres drogues, ne serait-ce que l'alcool ; il s'y trouve encore des empreintes laissées par d'anciens événements, de vieux clichés cinématographiques de l'antiquité, qui s'agitent au milieu de ces sorcières en folie et de cette Nature surchargée de fluides électriques d'origine diverse. Il s'y trouve aussi des expérimentateurs non inversés et non sorciers, des imprudents qui sont bien malgré eux entraînés dans l'épouvantable tourbillon.

Tout d'abord, les personnages sont encore dans le plan réel et matériel. Ils gravissent une montagne, et Méphistophélès admire la vigueur de Faust. Il lui propose une aide :

N'aurais-tu pas besoin d'un manche à balai ? Quant
à moi je voudrais bien avoir le bouc le plus solide...
Dans ce chemin nous sommes encore loin du but.

. . . .

Puis commence l'enchantement des forces naturelles par l'action sur un élémental (feu follet). En même temps apparaît ce « Chœur alternatif » dont l'auteur va tirer un si grand parti.

Sur le pays des chimères
Notre vol s'est arrêté :
Conduis-nous en sûreté
Pour traverser ces bruyères.

... Le pays des chimères commence en effet, et le délégué de Méphisto dans la Nature : Mammon, va faire fête aux visiteurs du plan inversif.

Méphisto. — Tiens-toi ferme à ma queue. Voici un sommet intermédiaire, d'où l'on voit avec admiration Mammon resplendir dans la montagne.

Faust. — Près de nous jaillissent des étincelles qui répandent partout une poussière d'or. Mais regarde : dans toute sa hauteur, le mur de rochers s'enflamme.

Méphisto. — Le Seigneur Mammon n'illumine-t-il pas son palais comme il convient pour cette fête ? C'est un bonheur pour toi de voir cela ! Je devine déjà l'arrivée de bruyants convives.

Faust. — Comme le vent s'émeut dans l'air ! De quels coups il frappe mes épaules !

. . . .

La Nature sent l'arrivée des maudits et elle s'émeut :

Méphisto. — Un nuage obscurcit la nuit. Ecoute comme les bois crient. Les hiboux fuient épouvantés. Entends-tu éclater les colonnes de ces palais de verdure ? Entends-tu les branches trembler et se briser ? Quel puissant mouvement dans les tiges ! Parmi les racines, quels murmures et quel ébranlement ! Dans leur chute épouvantable et confuse, ils craquent les uns sur les autres, et sur les cavernes éboulées sifflent et hurlent les tourbillons. Entends-tu ces voix dans les hauteurs ? Dans le lointain ou près de nous ? Eh ! oui, la montagne retentit dans toute sa longueur d'un furieux chant magique.

Sorcières, (*en chœur*)

Gravissons le rocher ensemble,
Le chaume est jaune et le grain vert,
Et c'est là-haut, dans le désert,
Que toute la troupe s'assemble :
Là Monseigneur Urian s'asseoit
Et, comme Prince, il nous reçoit...

Une voix

La vieille Baubo vient derrière,
Place au cochon, place à la mère.

Chœur

L'honneur et le pas aux anciens,
Passe la vieille, et tous les tiens.
Le cochon porte la Sorcière,
Et la maison vient par derrière.

... Puis continue le chœur des maudits : sorciers, sorcières et aspirants, cochon, bouc, manche à balai ou fourches, symboles du soutien astral.

LES DEUX CHŒURS

Le balai, le bouc et la fourche
Sont là, que chacun les enfourche.
Aujourd'hui qui n'est pas monté,
Est perdu pour l'éternité.

Autrement dire : qui n'est pas initié et ne connaît pas les mystères du dédoublement et du soutien astral ne parviendra jamais à la réunion. Mais la ruée se presse, Faust est un moment arraché à son guide et celui-ci est obligé de le rattraper en criant :

Place, c'est M. Volant qui vient ! Place, bon peuple ! Place !

MÉPHISTO. — Laisse la grande foule bourdonner encore, nous nous reposerons ici en silence. Il est reçu depuis longtemps que, dans le grand monde, on fait des petits mondes... Je vois là de jeunes sorcières toutes nues, et de vieilles qui se voilent prudemment. Soyez aimables, pour l'amour de moi, c'est une peine légère et cela aide au badinage. J'entends quelques instruments ; maudit charivari, il faut s'y habituer. Viens donc, viens donc, il n'en peut être autrement ; je marche devant et t'introduis. C'est encore un nouveau service que je te rends. Qu'en dis-tu, mon cher ? Ce n'est pas une petite place ; regarde seulement là : tu en vois à peine la fin. Une centaine de feux brûlent dans le cercle, on danse, on babille, on fait la cuisine, on boit et on aime ; dis-moi maintenant où il y a quelque chose de mieux.

. . . .

Mais voici ce qu'on appelle en occultisme un cliché astral. Nous croisons une réunion non plus d'inversifs et de démons, mais bien d'anciens Esprits terrestres qui se désolent et trouvent que,

« de leur temps », tout était mieux. Ecoutez-les:

GÉNÉRAL

Aux nations bien fou qui se fiera,
Car c'est en vain qu'on travaille pour elles :
Auprès du peuple, ainsi qu'auprès des belles,
Jeunesse toujours prévaudra.

MINISTRE

L'avis des vieux me semble salutaire :
Du droit chemin tout s'éloigne à présent.
Au temps heureux que nous régnions, vraiment
C'était l'âge d'or de la Terre.

PARVENU

Nous n'étions pas sots non plus, Dieu merci,
Et nous menions assez bien notre affaire ;
Mais le métier va mal en ce temps-ci
Que tout le monde veut le faire.

AUTEUR

Qui peut juger maintenant des écrits
Assez épais mais remplis de sagesse ?
Nul ici-bas — Ah ! jamais la jeunesse
Ne fut plus sotte en ses avis.

MÉPHISTO *(paraissant soudain très vieux).*

Tout va périr et moi je m'achemine
Vers le Bloksberg pour la dernière fois.
Déjà mon vase est troublé. Je le vois,
Le monde touche à sa ruine.

. . . .

A ce moment, au milieu des cortèges de sorcières apparaît une nouvelle image astrale.

FAUST. — Qui est celle-là ?
MÉPHISTO. — Considère-la bien, c'est Lilith.
FAUST. — Qui ?
MÉPHISTO. — La première femme d'Adam. Tiens-toi en garde contre ses beaux cheveux, parure dont seule elle brille ; quand elle peut atteindre un jeune homme, elle ne le laisse pas échapper de si tôt.

(Lilith est un démon vampire féminin des plus pernicieux.)

FAUST. — En voilà deux assises, une vieille et une jeune ; elles ont déjà sauté comme il faut.

MÉPHISTO. — Aujourd'hui cela ne se donne aucun repos. On passe à une danse nouvelle : viens maintenant, nous les prendrons.

FAUST *(dansant avec la jeune)*.

Hier un aimable mensonge
Me fit voir un jeune arbre en songe.
Deux beaux fruits semblaient y briller :
J'y montais, c'était un pommier.

LA BELLE

Les deux pommes de votre rêve
Sont celles de notre mère Eve.
Mais vous voyez que le destin
Les mit aussi dans mon jardin.

Pendant le même moment, Méphistophélès danse avec la vieille.

. . . .

A ce moment apparaît un autre personnage perdu dans ce milieu de démons auquel il n'appartient pas. L'auteur l'appelle : Proctophantasmist. C'est un critique perdu dans un voyage astral et qui veut régenter le monde des Esprits.

PROCTOPHANTASMIST. — Maudites gens ! Qu'est-ce qui se passe entre vous ? Ne vous a-t-on pas instruits dès longtemps ? Jamais un esprit ne se tient sur ses pieds ordinaires ; vous dansez maintenant comme nous autres hommes.

LA BELLE *(dansant)*. — Qu'est-ce qu'il veut dans notre bal, celui-ci ?

FAUST *(dansant)*. — Eh ! il est le même en tout. Il faut qu'il juge ce que les autres dansent. S'il ne trouvait pas à dire son avis sur un pas, le pas serait comme non avenu. Ce qui le pique le plus, c'est de vous voir avancer. Si vous vouliez tourner en cercle comme il fait dans son vieux moulin, à chaque tour, il trouverait tout bon surtout si vous aviez bien soin de le saluer...

La critique du critique continue sur ce ton jusqu'au moment où apparaît une nouvelle et terrible image astrale: Marguerite, avec le cliché de la décapitation !

. . . .

Toute idée générée par nous est une entité vivante qui va subsister à nos dépens. Si cette idée est génératrice de dévouement et de bonté, elle formera un aimant qui attirera sur nous des forces d'origine divine. Si, au contraire, cette idée est issue de mauvaises pensées, de calomnies contre des absents, ou même de crimes véritables, alors elle devient un vampire, une goule qui se nourrit aux dépens de notre force nerveuse et qui génère en nous l'angoisse permanente, le désespoir, la peur d'être découvert et tout ce qui constitue ce qu'on nomme le remords.

Faust a été complice dans la perpétration d'un crime véritable en séduisant Marguerite et en l'abandonnant lâchement ensuite. Mais Faust a une excuse : c'est qu'il ignore les suites de son action, car le mauvais esprit a bien soin de le laisser dans l'ignorance à ce sujet, car il se rend bien compte, ce mauvais esprit, que Faust est demeuré un amant tendrement épris, qu'il n'a pas encore l'endurcissement d'un démon coutumier de tous les crimes et qu'il se révoltera s'il apprend la vérité.

Dans ce défilé d'images astrales apparaît tout à coup Marguerite, avec le cliché de la décapitation. La pauvre enfant n'est pas encore exécutée, mais la marque de son exécution est sur son cou, car

c'est là un cliché fatal et que l'assistance directe du ciel peut seul effacer.

On comprendra maintenant toute la sauvage grandeur de cette scène et les efforts faits par Méphistophélès pour tromper Faust à ce sujet.

. . . .

FAUST. — Que vois-je là ?

MÉPHISTO. — Quoi ?

FAUST. — Méphisto, vois-tu une fille pâle et belle qui demeure seule dans l'éloignement ? Elle se retire languissamment de ce lieu et semble marcher les fers aux pieds. Je crois m'apercevoir qu'elle ressemble à la bonne Marguerite.

MÉPHISTO. — Laisse cela ! Personne ne s'en trouve bien. C'est une figure magique, sans vie, une idole. Il n'est pas bon de la rencontrer ; son regard fixe engourdit le sang de l'homme et le change presque en pierre. As-tu déjà entendu parler de la Méduse ?

FAUST. — Ce sont vraiment les yeux d'un mort qu'une main chérie n'a point fermés. C'est bien là le sein que Marguerite m'abandonna, c'est bien le corps si doux que je possédai !

MÉPHISTO. — C'est de la Magie, pauvre fou, car chacun croit y retrouver celle qu'il aime.

FAUST. — Quelles délices !... et quelles souffrances !... Je ne puis m'arracher à ce regard. Qu'il est singulier, cet unique ruban rouge qui semble parer ce beau cou... pas plus large que le dos d'un couteau !

MÉPHISTO. — Fort bien ! Je le vois aussi : elle peut bien porter sa tête sous son bras ; car Persée la lui a coupée. Toujours cette chimère dans l'Esprit ! Viens donc sur cette colline : elle est aussi gaie que le Prater...

. . . .

Est-ce une vision astrale de la pauvre Marguerite ? Est-ce la Méduse qui se transmue en la forme de l'aimée ? Qu'importe. Cette scène a permis à l'auteur de développer la théorie des vampires — idées — forces et c'était là pour lui le principal.

. . . .

L'intermède est presque incompréhensible pour les lecteurs peu au courant des divers plans dans lesquels évolue l'Esprit incarné.

Les idées humaines les plus disparates, garnitures habituelles du Plan Mental, vont être passées en revue. Tel auteur qui se croit un grand homme sera présenté comme un simple reflet d'un cliché mental dont il se figure être l'auteur et dont il n'est que le récepteur psychique. De même les personnages des pièces et des romans célèbres vont défiler et émettre des opinions satiriques où l'ironie se mêle à la sagesse, à la manière antique.

OBERON, *s'écrie :*

Notre union vraiment est rare :
Qu'on prenne exemple sur nous deux.
Quand bien longtemps on les sépare,
Les époux s'aiment beaucoup mieux.

et TITANIA, *répond sur le même ton :*

Epoux sont unis, Dieu sait comme,
Voulez-vous les mettre d'accord...
Au fond du Midi menez l'Homme,
Menez la femme au fond du Nord.

Brusquement nous trouvons cette strophe où l'ironie côtoie la révélation.

ESPRIT *(qui vient de se former).*

A l'embryon qui vient de naître,
Ailes et pattes on joindra ;
C'est moins qu'un insecte peut-être,
Mais c'est au moins un Opéra.

Les clichés mentaux passent dans un défilé sans suite apparente :

JEUNE SORCIÈRE

Poudre et robes, c'est ce qu'il faut
Aux vieilles qui craignent la vue;
Pour moi, sur mon bouc je suis nue,
Car mon corps n'a point de défaut.

Mais lui répond :

UNE MATRONE

Ah ! vous serez bientôt des nôtres,
Ma chère, je le parierais :
Votre corps, si jeune et si frais,
Se pourrira, comme tant d'autres.

Puis défile la satire des auteurs contemporains, suivie de la revue des philosophes de toute Ecole : Dogmatique, Idéaliste, Réaliste, Supernaturaliste, Sceptique. Selon l'expression triviale, chacun en prend pour son grade.

Mais l'auteur veut que tout cela se passe dans le monde des idées, dans le séjour des songes. C'est, en somme, le défilé des rêveries qui clôturent le sabbat et tout s'efface, au matin, sur le jeu pianissimo de l'ORCHESTRE :

Les Brouillards, appuis du mensonge,
S'éclaircissent sur ces coteaux :
Le Vent frémit dans les roseaux...
Et tout a fui comme un vain songe...

... Et là se termine l'intermède...

Nous assistons maintenant à la terrible scène entre Faust et Méphisto. Le malheureux amant a réfléchi à sa vision précédente, et maintenant il sait tout : sa colère éclate, terrible.

FAUST. — Dans le malheur !... le désespoir ! Longtemps misérablement égarée sur la terre et maintenant captive ! Jetée comme une criminelle dans un cachot, la douce et malheureuse créature se voit réservée

à d'insupportables tortures ! Jusque-là ! Jusque-là ! Imposteur ! Indigne esprit ! Et tu me le cachais ! Reste maintenant, reste ! Roule avec furie tes yeux de démon dans ta tête infâme ! Reste, et brave-moi par ton insoutenable présence ! Captive ! Accablée d'un malheur irréparable ! Abandonnée aux mauvais esprits et à l'inflexible justice des hommes !... Et tu m'entraînes pendant ce temps à de dégoûtantes fêtes ; tu me caches sa misère toujours croissante, et tu l'abandonnes sans secours au trépas qui va l'atteindre !

MÉPHISTO. — Elle n'est pas la première.

FAUST. — Ce n'est pas la première ! Horreur ! horreur qu'aucune âme humaine ne peut comprendre ! Plus d'une créature plongée dans l'abîme d'une telle infortune ! Et la première, dans les tortures de la mort, n'a pas suffi pour racheter les péchés des autres, aux yeux de l'éternelle miséricorde ! La souffrance de cette seule créature dessèche la moelle de mes os et dévore rapidement les années de ma vie, et toi, tu souris tranquillement à la pensée qu'elle partage le sort d'un millier d'autres !

...Le pauvre Faust, dans son exaspération, oublie qu'il est en présence d'un démon. Celui-ci va le rappeler aux terribles réalités, et le savant va faire alors appel, dans un dernier moment de désespoir, à l'Esprit si beau qui lui était apparu le premier dans la flamme rouge...

MÉPHISTO. — Nous sommes encore aux premières limites de notre esprit que celui de vous autres, hommes, est déjà dépassé. Pourquoi marcher dans notre compagnie si tu ne peux en supporter les conséquences ? Tu veux voler et tu n'es pas assuré contre le vertige ! Est-ce nous qui t'avons invoqué ou si c'est le contraire ?

FAUST. — Ne grince pas si près de moi tes dents avides. Tu me dégoûtes !...

SUBLIME ESPRIT. — Toi qui m'a jugé digne de te contempler, pourquoi m'avoir accouplé à ce compagnon d'opprobre, qui se nourrit de carnage et se délecte de destruction.

. . . .

Sur l'ordre de Faust, Méphisto emploiera sa

puissance magique à troubler l'esprit du geôlier.

« Je brouillerai l'esprit du geôlier et je te mettrai en possession de la clef ; il n'y a ensuite qu'une main humaine qui puisse la délivrer. »

Marguerite « Folle » ne veut pas suivre Faust et elle échappe à Méphisto. Elle n'a jamais repoussé l'assistance divine et, pauvre victime de forces inconnues d'elle, les anges du ciel sont envoyés pour la sauver.

Faust est emporté *in infera* par Méphistophélès.

. . . .

Et ainsi se termine ce cours de magie où Gœthe a abordé tous les problèmes les plus importants de l'occultisme en se jouant...

Nous avons fait nos efforts pour en éclairer quelques-uns de notre mieux. La voie est maintenant ouverte ; d'autres la suivront sans doute encore mieux que nous-mêmes...

Dr G. ENCAUSSE (PAPUS).

23 / 12 / 14. *Vraincourt (Meuse).*

LETTRES D'ELIPHAS LÉVI
AU
BARON SPÉDALIERI (1)

XV

Frère et ami,

L'homme est quatre en un : esprit et âme, lumière et corps ; — son âme est aussi quaternaire : sa pensée, sa volonté, son amour, son verbe — sa pensée active י, sa volonté passive et réactive ה, son amour ו, son verbe ה — L'homme est la synthèse de la vie dans la substance équilibrée. La substance une a quatre formes : active י, passive ה, équilibrée ו, produite ה devenue élémentaire ; la substance : chaude, froide, humide et sèche devient : feu, air, eau et terre, ou, pour parler comme les modernes, oxygène, azote, hydrogène et carbone ; mais avant tout cela elle était lumière et elle reste toujours imprégnée et vivante de lumière universelle.

La lumière est une et quaternaire dans ses manifestations.

Elle est active ou passive, visible ou latente.

Elle n'est ni un fluide ni une vibration ; elle est la substance première, réelle et vivante, ayant

(1) Voir pages 553 et suiv.

en elle-même le principe de son mouvement.

Substance dont la visibilité, la palpabilité, etc., ne sont que des accidents conditionnels. Substance dont on ne peut concevoir les molécules, même hypothétiquement primitives, que comme des agrégats et des modifications externes, puisque tout corps a des parties, puisque toute partie est corps et, par conséquent, divisible, etc.

Substance qui est le résultat perpétuel de sa propre force productive.

Serpent qui se dévore et qui sort de lui-même.

Ce que Dieu crée éternellement, au premier jour et avant même le premier jour.

Car la Genèse n'est pas l'histoire du passé, c'est la révélation du travail éternel.

La lumière est parce que Dieu veut qu'elle soit, et toute chose commence et s'achève en elle.

Dieu est la raison d'être de la lumière ; la lumière est la manifestation extérieure du verbe éternel de Dieu.

La lumière est enceinte d'intelligence et elle enfante la raison, parce qu'elle est fécondée par l'esprit.

La lumière universelle est lumière astrale dans les astres, lumière vitale ou magnétique dans les êtres que produisent les astres.

Elle relie entre eux tous les êtres, parce que tous viennent d'elle et vivent par elle.

Elle n'est en eux ni un fluide particulier, ni une vibration spéciale ; elle est en chacun un mode particulier de la force vitale universelle.

XVI

F.·. et A.·.,

Mille remerciements pour les bonnes choses que vous me dites et pour celles que vous m'envoyez : je n'aurai garde de vous confondre avec vos fruits secs ; ils ont pourtant avec vous quelque chose de commun : ils sont excellents.

Après vous avoir remercié et complimenté, il faut que je vous gronde. Votre esprit va toujours un train de poste et vous voulez tout voir à la fois. Vous me demandez de vous expliquer les Sephiroth ! Mais attendez donc que vous sachiez vos lettres et vos nombres, et que nous soyons sortis de A pour passer à B.

Au-dessus de toutes les unités, ou plutôt de toutes les conceptions de l'unité, une hypothèse nécessaire nous force d'admettre l'unité absolue et inconcevable, le principe sans principe, la cause sans cause. Ce qui est par soi, sans être ni l'être ni un des êtres. L'unité sans pair et, par conséquent, sans binaire. Ici toutes les notions s'arrêtent, toutes les comparaisons blasphèment, toutes les images sont des idoles. Ce terrible inconnu n'a pas de nom que nous puissions épeler, car le tétragramme même ne s'applique qu'à son image conventionnelle et hiéroglyphique, mais il est Aleph et Thau, Alpha et Oméga dans tous les êtres ; nous ne pouvons affirmer de lui qu'une chose : il est אהיה Ehieh.

Il se manifeste par une sagesse immuable et une intelligence toujours active.

L'accord de cette sagesse et de cette intelligence constitue la puissance suprême, plus que la puissance, la cause même et la raison de la puissance, la couronne spirituelle, l'essence de la suprême royauté, l'Etre — Vérité — réalité — raison — justice : la Divinité.

Or la Divinité est une, parce qu'elle est innombrable ; impersonnelle, parce qu'elle est inqualifiable et incomparable, toute indicible, toute inconcevable en elle-même.

Tout ce qu'on en dit, on le dit de l'idée qu'on se fait d'elle, d'après ses œuvres, idée bornée comme nous, idée faite à notre image et à notre ressemblance, fantôme de l'homme grandi par un microscope solaire.

O luce qui mortalibus
Lates inacessâ Deus !
Nous voici sous la nuée terrible
Prosternons-nous et adorons !

Tout à vous en la Sainte Vérité,

2 *janvier* 1862. Éliphas LÉVI.

XVII

F.·. et A.·.,

Les anciens philosophes hermétiques disaient que la substance universelle en s'extériorisant prend trois formes et trois modes.

1° Forme active et motrice : le soufre (ils n'entendaient pas par soufre celui de la terre) ;

2° Forme passive et mobile : le mercure (rien de commun avec le vif-argent vulgaire) ;

3° Forme équilibrée et mixte : le sel, substance fixe et indécomposable, bien que composée de deux forces.

Pour les modes, c'est ce qu'ils appelaient les quatre éléments, analogues comme je vous l'ai déjà dit à l'oxygène, l'hydrogène, l'azote et le carbone. Ils avaient pour principe que la substance, *une*, est diversifiée par le mouvement, et reçoit des apparences diverses suivant les angulaisons de ses attractions polaires (chaque molécule de la substance étant aimantée et polarisée comme les mondes). Ils croyaient au mouvement perpétuel, qui est la suprême arcane de la physique, et pensaient avec raison que par la direction artificielle des forces naturelles on peut, dans un certain cercle et suivant une certaine mesure, précipiter ou ralentir le mouvement.

Or ce secret est tout simplement celui de la création.

Le Grand-Œuvre n'est donc pas l'art chimérique de créer l'or : c'est l'art de diriger le feu naturel comme le jardinier dirige l'eau pour faire fructifier les plantes. — A l'aide de cette direction, on ne crée pas les minéraux, on les fait mûrir.

L'absolu en physique et en chimie existe néces-

sairement comme l'absolu en philosophie et en religion.

Chacun de ces trois modes de l'absolu est nécessité par les deux autres.

Le sage Eckartshausen n'a donc pas rêvé lorsqu'il a vu avec Jacob Boehm dans les dogmes de la religion le symbole et l'image des mystères de la nature.

Nos prédécesseurs, les frères de la Rose-Croix, n'ont donc pas été des fous lorsqu'ils ont affirmé qu'ils avaient la clef du Grand-Œuvre. Cette clef, c'est la médecine universelle des âmes et des corps.

C'est l'œuvre d'Adam et le sceptre de Salomon.

C'est la réalisation terrestre du *Sanctum Regnum*.

Ici s'arrête ce que j'avais à vous dire de l'Unité.

Vous connaissez la première lettre !

Tout à vous,

Éliphas LÉVI.

XVIII

F.·. et A.·.,

Nous célébrons aujourd'hui la fête de l'Épiphanie.

L'Épiphanie, c'est la manifestation de la lumière, de cette lumière qui crée la raison des âmes et révèle le génie des nations.

Lumen ad revelationem gentium.

Cette lumière émane de la sagesse divine ; c'est d'elle que vient la science et elle fait naître la liberté.

Nous abordons le terrible et glorieux binaire, terrible parce que l'antagonisme commence, l'ombre se projette, la chair s'affirme, l'enfer devient nécessaire.

Glorieux, parce que la face de l'homme s'illumine des rayons de Dieu, parce que l'homme et Dieu s'entre-parlent et discutent ensemble. Voici Adam devenu semblable à l'un de nous, dit Dieu dans la Genèse ; ce que la paraphrase chaldaïque explique ainsi : Voilà que je suis seul dans le ciel et que l'homme est seul sur la terre.

Rappelez-vous ces deux visages qui se regardent et se mirent l'un dans l'autre ; l'un, noir, l'autre, blanc ; l'un, droit, l'autre, renversé, et renfermés dans les deux triangles qui forment le sceau de Salomon. J'ai reproduit deux fois cette figure dans mes ouvrages ; elle représente la création du binaire.

Le *Siphra Dzeniûta*, ou le livre du mystère, qui est le premier livre et la clef du *Zohar*, commence par ces paroles : « Le livre de l'occultisme est celui qui décrit l'équilibre de la balance universelle. » « Avant la manifestation de la balance les deux visages ne se regardaient pas. »

« Aussi les rois de l'ancien monde furent détruits parce que la nature refusait de leur fournir des aliments. »

« Et le monde resta désolé jusqu'à l'apparition de la tête vénérable. »

Il y a dans ce remarquable passage toute la théorie des deux formes du binaire.

Le binaire non équilibré, qui subit des actions et des réactions où ses forces se brisent, faute d'aliment ou d'élément conservateur, et le binaire équilibré, qui donne la tête pour chef à l'harmonie des membres.

Ainsi le mauvais binaire n'existe que pour manifester le bon binaire. L'impur n'existe que pour le triomphe du pur.

Jacob, avant de s'appeler Israël, doit lutter avec l'ange et devenir boiteux dans cette lutte dont Adonaï le punit et le récompense tout à la fois.

Le triomphe est le prix de l'audace ; mais l'audace se brise contre l'éternelle raison, si elle ne se prosterne pas avec humilité devant son vainqueur en lui disant : Bénissez-moi.

XIX

9 *janvier* 1862.

F.·. et A.·.,

Laissons à l'Inde ses poétiques et obscures fictions renouvelées par le gnosticisme dissident.

Saint Paul ne veut pas que nous nous préoccupions de ce qu'il appelle *Anites fabulas* sur la généalogie des anges.

Rien de tout cela n'appartenant soit à la science, soit à la foi, ne saurait même être accueilli par la poésie raisonnable.

La chute originelle n'a été qu'une déchéance morale, semblable au faux pas de l'enfant qui

s'essaie à marcher ; et quant aux anges, souvenez-vous que des rois déchus ne sont plus des rois ; et que les chefs de brigands ne sont pas tolérés dans les Etats bien gouvernés.

Personne ne peut aimer le mal pour le mal. On aime le mal en le prenant faussement pour un bien. Les fils de la lumière n'ont pu être amoureux de la nuit que dans l'espérance de la féconder et lui faire concevoir une lumière nouvelle. Les anges rebelles ont été jaloux de Dieu, ils ont voulu créer.

La femme a été jalouse du Verbe, elle a voulu savoir.

L'homme a été jaloux du Paraclet, il a voulu aimer.

Tous ont voulu marcher seuls et Dieu a retiré sa main.

Non pas par colère, mais par respect pour la volonté libre de ses créatures.

Aussi a-t-il pris sur lui la responsabilité de leur péché et a-t-il, en la personne de son fils, assumé l'immensité de l'expiation pour lui seul.

O felix culpa !

Si l'ange ne s'est pas repenti, c'est que sa nature plus parfaite excluant nos faiblesses, son choix sans entraînement avait dû être irrévocable.

Ce n'est pas Dieu qui ne lui pardonne pas, c'est lui qui ne pardonne pas à Dieu.

Par mépris de l'Imparfait et par amour de la force, il cherche à briser tout ce qui est faible.

Mais il n'a de force que dans la mesure de son droit. Il ne peut rien contre le bien, il ne fait donc jamais le mal.

C'est Samaël l'exterminateur, et sa place est marquée dans le cercle des anges !

Adfuit inter eos etiam Sathan.

Cet ange qui s'appelle aussi légion, parce qu'ils sont une grande multitude, n'est pas un personnage mais un esprit, ou plutôt une manière d'être des esprits. Son véritable nom c'est l'orgueil, c'est le génie de l'antique Prométhée.

Avant de plier ma lettre, j'y renferme une feuille de stachys de Sibérie, pour que vous compreniez comment les plantes de l'île de Crète peuvent être apportées par les esprits. Cette feuille s'est trouvée dans un de mes livres, et j'ignore absolument qui a pu l'y mettre... Qu'est-ce que cela prouve ?

XX

12 *janvier* 1862.

F.·. et A.·.,

La nature n'a point de centre ; tout point imaginable est en même temps centre de cercles multipliables à l'infini, et rayon d'un centre qu'on peut placer aussi près ou aussi loin qu'on le voudra de ce point.

Les mondes tournent autour des soleils, les soleils autour des archi-soleils, et ainsi de suite jusqu'à l'infini, sans qu'il y ait de centre commun,

autrement il y aurait une circonférence commune et l'infini serait l'unité.

Tout ce qui vit a vécu et vivra, et les esprits sont ordonnés hiérarchiquement comme les astres. Toute vie particulière qui cesse, rentre dans la vie universelle. Les cadavres ne se décomposent que parce qu'ils sont vivants.

Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas.

Les esprits sont infinis, en nombre et en hiérarchie, comme les astres, et lorsqu'ils meurent en aliénant leur libre arbitre, la vie spirituelle universelle les réabsorbe et les décomposent ; c'est là le vrai feu de l'enfer.

Il est éternel et sans pitié, parce qu'il est la vie, qui ne saurait entrer en composition avec la mort.

Dieu seul est l'esprit pur qui dispose de toutes les enveloppes et n'a point d'enveloppe.

L'esprit borné s'annulerait s'il n'avait pas d'enveloppe. En effet, il serait partout, mais si peu que rien.

Les enveloppes des esprits sont en raison des milieux qu'ils habitent.

Un esprit dégagé du corps terrestre ne saurait donc vivre et respirer sur la terre.

La lumière astrale, devenue lumière vitale ou magnétisme dans les vivants, est un aimant d'une grande puissance, elle attire et elle repousse les objets que lui désigne l'instinct, plutôt que la volonté.

Les *médiums* sont des aimants déréglés. Ayant

étudié mes livres, vous devez savoir et comprendre tout cela. Ce sont les lois hiérarchiques, sans lesquelles rien ne pourrait subsister un seul instant dans la nature.

Les démons, *Dei-monas*, sont des dieux isolés comme l'indique leur nom; ce sont des esprits solitaires et insociables. Les diables — de Δια et de βαλλω — sont des esprits jetés en travers de l'harmonie; ils ne peuvent exister dans notre atmosphère sans enveloppes grossières. Les kabbalistes les appellent eux-mêmes des écorces — *cortices* — parce qu'ils n'ont pas de vie intérieure.

Ce sont des impuissances et non des puissances.

La justice éternelle les balance, les jette et les broie, suivant qu'elle en a besoin.

Nous reviendrons prochainement au binaire.

XXI

13 *janvier* 1862.

F .·. et A .·.,

Comment ai-je mérité que vous me demandiez si vos lettres m'importunent ? Me trouvez-vous parfois un peu brusque dans mes réponses ? Si cela est, c'est bien à mon insu : ainsi, mon ami, il faut me le pardonner. Vous m'acceptez pour maître et je parle un peu en maître : c'est votre faute après tout, et vous auriez mauvaise grâce de m'en punir.

J'admire avec quelle honorable défiance de vous-même vous me donnez, sans le savoir, les solutions que vous me demandez.

« De ce que cette feuille s'est trouvée à votre insu dans un de vos livres, il n'en résulte pas que c'est un esprit qui l'y ait mise. »

Ceci est de vous et c'est très bien. Je n'ai donc rien de mieux à vous dire au sujet de votre plante de l'île de Crète.

Maintenant en principes :

1° Je nie qu'un esprit puisse agir sans corps sur les corps ; autrement toute la création corporelle deviendrait inutile.

2° Je nie que les esprits d'une station puissent se confondre avec ceux d'une autre : méditez ces paroles de la parabole du mauvais riche : *Le grand chaos s'est solidifié en sorte que ceux d'ici ne peuvent pas aller vers ceux de là-bas.*

Étudiez le mécanisme de la digestion et celui de la circulation ; voyez avec quel soin la nature ferme les portes derrière les substances qu'elle pousse en avant, et songez aux analogies universelles qui démontrent si bien l'unité du Grand-Œuvre. C'est ainsi qu'il faut fermer les portes derrière les illusions perdues, afin qu'elles ne reviennent jamais. Nous avons devant nous un infini de sublimes réalités qui doivent nous empêcher de regretter les illusions.

La mission de l'homme en ce monde est assez clairement définie par celle de Jésus-Christ lui-même, qui est le type vivant de l'humanité.

Méditez bien ceci :

Ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant J. C.

Développer et propager la vie, la vie complète, et, par conséquent, diminuer et anéantir la mort.

Novissima omnium destructus inimica mors (saint Paul.)

Vous faites bien d'avoir foi en moi, en tant que je marche appuyé sur l'éternelle raison et sur la science certaine qui la démontre ; car en cela je puis dire, comme le maître, que je ne suis pas un homme, mais un principe qui parle.

Principium qui et loquor vobis.

Maintenant, je vous supplie d'être patient dans votre soif de la vérité et de bien croire que la source éternelle ne tarira pas.

Écrivez-moi donc toujours ; je suis heureux de lire vos lettres, mais écartez-moi le moins possible du sujet que nous traitons ; autrement nous n'en finirons jamais.

A bientôt la suite de la lettre ב.

(A suivre.)

Le Mysticisme à la Cour de Russie

(Suite) (1)

En 1905, une dame de la haute aristocratie de Pétrograd ayant entendu Raspoutine chez la comtesse Ignatieff fut captivée par ses doctrines et le fit venir dans la capitale. Les rumeurs les plus extraordinaires l'y précédèrent. Il convertit très vite, par cette force mystique de séduction qu'il possédait, de nombreuses dames sur lesquelles il parvint bientôt à exercer une influence considérable. Il fut présenté à feu Stolypine. Cet homme d'État avait eu un bras meurtri et resté paralysé à la suite de l'attentat de l'*Aptikarki Ostrow.* Grâce à sa force magnétique, Raspoutine aurait, dit-on, apaisé les souffrances du Président du Conseil. Dès lors, son étoile ne cessa de monter. Il fut reçu à la Cour des Grandes-Duchesses Anastasie et Militza, filles du roi de Monténégro, et épouses, la première du Grand-Duc Nicolas, la seconde, du Grand-Duc Pierre. C'est chez elles qu'il fit la connaissance de Mme Vyroubova, qui devait plus tard l'introduire au Palais Impérial et le présenter à la Tsarine.

Les historiens de l'avenir qui étudieront les

(1) Voir pages 569 et suiv.

dessous de la politique russe pendant ces dernières années auront pour tâche de mettre en lumière le rôle joué auprès de l'Impératrice par Mme Vyroubova et Raspoutine. On peut dire que si Alexandra-Féodorovna intervint dans les affaires de l'État, elle ne fut guère qu'un instrument dans les mains de ces deux personnages, et que c'est sous leur influence qu'elle exerçait son empire sur le Tsar.

Anna Vyroubova, dame de compagnie de l'Impératrice, était la fille du Secrétaire d'État Alexandr-Taneieff, directeur de la Chancellerie de l'Empee reur.

De nature profondément religieuse, son esprit fut exalté davantage encore à la suite d'une maladie très grave qui la fit abandonner des médecins, à l'âge de 16 ans, et dont elle ne guérit que par la vertu des prières de l'Archiprêtre Jean de Cronstadt. Les sentiments religieux devinrent alors prédominants dans sa vie.

Un mariage qu'elle contracta plus tard avec un officier de marine, le lieutenant Vyroubof, fut des plus malheureux. Il dura peu, Mme Vyroubova ayant sollicité et obtenu de l'Empereur l'autorisation de divorcer.

Redevenue libre, Mme Vyroubova était restée à la Cour, auprès de la Tsarine, sans charge définie.

Elle devint sa confidente et l'on prétend que c'est par son intermédiaire que la Tsarine fit la connaissance du général prince O***, écuyer de l'Empereur, auquel elle allait vouer une affection

de nature toute particulière et dont les échos devaient bientôt défrayer la chronique scandaleuse de Pétrograd.

Le général étant mort subitement au cours d'un voyage en Égypte, l'Impératrice en conçut un tel chagrin qu'elle fut bientôt atteinte de crises d'insomnie et de neurasthénie violente. Elle résolut de s'enfermer dans ses appartements privés, consigna sa porte, ne voulut voir personne. Seule, Mme Vyroubova fut autorisée à rester auprès d'elle, à partager sa claustration volontaire. Désormais, nul n'allait pouvoir approcher l'Impératrice sans passer, au préalable, par l'intermédiaire de la confidente.

Mme Vyroubova, qui était au courant de toute la littérature occultiste française, était spirite et médium. Elle évoquait et recevait des communications de « l'esprit » du général O*** ; et l'on assure que pendant des heures, grâce aux facultés médiumniques de Mme Vyroubova, la Tsarine pouvait converser avec son bel officier, qui, ainsi, pour elle, n'était point tout à fait mort.

Plus que personne, celle que les dames de la Cour appelaient jalousement et avec dédain : *la Vyroubova*, était qualifiée pour chaperonner auprès de l'Impératrice celui que les commérages de la Cour désignaient clairement comme étant son amant : le faux moine Raspoutine.

Non seulement il fut reçu à la Cour, choyé, adulé, écouté et obéi par les personnes les plus haut placées dans la hiérarchie civile et militaire

de l'Empire, mais certaines grandes dames qui ne juraient que par lui intriguèrent jusqu'à lui obtenir l'accès, à toute heure, des appartements les plus secrets du Palais.

Raspoutine, dont les yeux bleus avaient une fixité étrange et fascinante, calmait l'Impératrice de ses longues insomnies à l'aide du magnétisme.

Il acquit, de ce fait, un ascendant prodigieux sur la Tsarine et finit par la subjuguer complètement. Une lettre publiée par le journal russe *Outro Rossy*, peu après la chute du tsarisme, prouvera l'empire que Raspoutine avait pris sur l'impératrice :

« Comment vous remercier pour tout ce que vous êtes pour moi, écrivait Alexandra au grand favori ? Mettre sa tête sur votre épaule, ne rien dire, sentir seulement la joie de la paix et de l'oubli ! Quelle bénédiction divine ! Je vous remercie de m'avoir donné ce bonheur.

« Pardonnez-moi toutes mes imperfections. Je demande à être une bonne et une vraie chrétienne ; mais c'est si difficile ! Combien il est malaisé de surmonter ses mauvaises habitudes. Mais vous m'aiderez. Vous ne me quitterez pas, car je suis faible, et je vous aime et n'ai foi qu'en vous seul.

« Aidez Anna (Vyroubova). Elle a de grands ennuis. Vous savez tout. Dieu veuille que nous nous rencontrions bientôt. Je vous embrasse. Pardonnez-moi et donnez-moi votre bénédiction. Votre fille : Alec (1). »

(1) Cité par M. Ch. Rivet : *Le dernier Romanof*, pp. 60-61.

***

Cependant, le haut clergé de l'Église orthodoxe eut, vers cette époque, à enquêter sur des scandales causés par le « saint père ». On parlait de scènes d'orgies qui se déroulaient presque quotidiennement au domicile de Gricha, à la Perspective anglaise, et des exorcismes érotico-mystiques pratiqués par lui sur ses « filles spirituelles » pour les délivrer du démon de la chair et les guérir des « passions voluptueuses ».

Une plainte fut adressée au Saint-Synode. Devant le scandale, la famille impériale dut se décider, non sans regret, à se séparer de lui.

Raspoutine reçut, vers la fin de 1906, l'ordre de regagner son village natal. Il partit en proférant des menaces. « Dieu se vengera et te punira en te frappant dans ce que tu as de plus cher ! » osa-t-il dire à l'Impératrice. Or, le hasard voulut qu'une maladie du tsarevitch coïncidât avec le départ de Raspoutine. La Tsarine, affolée, vit, dans cette maladie le doigt de Dieu, qui se vengeait de ce qu'elle avait laissé partir « l'homme du Seigneur » (c'est ainsi qu'il se désignait en toute humilité). Un télégramme le rappela sur-le-champ à Pétrograd. Il revint aussitôt. L'Impératrice se traîna à ses genoux, lui demandant pardon, le visage ruisselant de larmes.

Désormais Raspoutine était plus puissant que jamais. Son pouvoir était illimité. Devant lui, les personnages les plus considérables s'abaissaient.

Tous ceux qui sollicitaient des faveurs de l'Empereur passaient par son intermédiaire. D'accord avec la Vyroubova, Raspoutine agissait sur l'Impératrice. Nicolas II approuvait tout.

Au commencement de l'année 1910, une éclipse passagère se produisit à la suite de faits qui ne prouvaient pas précisément sa sainteté. Une campagne de presse fut dirigée contre lui. Des plaintes affluèrent de toutes parts au Saint-Synode, et il fut déféré devant un tribunal ecclésiastique.

Les faits révélés furent tels qu'ils le firent se brouiller radicalement avec un de ses protecteurs, l'archevêque Théophane. Le verdict fut sévère. Raspoutine était condamné à passer un an dans un cloître. Il réussit néanmoins à se soustraire à cette condamnation. Prenant prétexte qu'il ne pouvait pas se rendre dans un cloître, vu que ses « filles spirituelles » et ses adeptes n'auraient pu l'y accompagner, il obtint l'autorisation de se retirer dans son village natal. Il emmena avec lui douze « sœurs », dont l'aînée avait 27 ans. Elles logèrent dans une belle maison qu'il avait achetée et meublée à neuf, garnie de tapis précieux, d'icônes, de portraits, de cadeaux du couple impérial.

L'exil de Raspoutine le fit vite oublier dans les hautes sphères de Pétrograd.



Depuis quelque temps déjà on ne parlait dans

certains salons aristocratiques que d'un personnage étrange, qui donnait dans les cercles ésotériques de Pétrograd d'extraordinaires séances de spiritisme et de magie. Il établissait des correspondances, des relations entre le monde tangible et l'au-delà ; il recevait des conseils, des instructions de certaines puissances qu'il évoquait.

Le comte C***, dont le nom véritable était connu seulement de quelques hauts initiés, était, en effet, une bien curieuse personnalité. Magiste expérimenté, membre influent de plusieurs sociétés ésotériques d'Europe, il était depuis de nombreuses années en rapports constants avec certaines puissances du monde invisible.

Sa renommée parvint bientôt jusqu'à la Cour : le terrain avait d'ailleurs été préparé par les grands-ducs, membres de la loge occultiste secrète fondée jadis par Philippe. Le Tsar voulut connaître et consulter le Mage dont tout le monde parlait autour de lui. Il le fit mander pour la première fois, à la Cour, en octobre 1910.

Bientôt, sous la direction du Mage, des séances spirites et magiques furent organisées au sein de la loge occultiste de la Cour.

L'esprit d'Alexandre III, à plusieurs reprises évoqué, fit chaque fois promettre à l'Empereur de maintenir intacte l'alliance franco-russe.

Mais les séances les plus étranges furent celles où le Mage, revêtu de la robe rituellique, une épée magique à la main, pour se protéger contre les influences mauvaises, s'enfermait avec le Tsar et

les assistants dans un cercle tracé au centre de la Loge, pour évoquer la Puissance occulte qui préside aux destinées de la Russie.

La mystérieuse Puissance informa l'Empereur des tragiques événements qui devaient ensanglanter l'Europe quelques années plus tard. A une question de l'Empereur : Quand se produiraient ces événements, la Puissance se borna à répondre : *Ils sont proches* !

Une autre fois, l'Empereur ayant demandé quelle serait sa propre destinée, la Puissance évoquée refusa de répondre. Le Mage ayant insisté, un bruit épouvantable se fit entendre, les lumières s'éteignirent, l'autel magique fut renversé.

Le Tsar et les assistants prirent peur .Le Mage jugea inutile de continuer la séance d'évocation.

C'est ainsi que, dès 1910, Nicolas II fut informé par les voies magiques des tragiques événements qui se préparaient.

Je sais, de source certaine, que les avertissements du Mage ne furent pas complètement négligés en haut lieu.

Mais depuis quelque temps déjà, des influences contraires s'exerçaient. L'Impératrice et le parti germanophile russe voyant la direction des affaires de l'État leur échapper avaient résolu de mettre tout en œuvre pour rappeler Raspoutine dont ils étaient restés les fidèles admirateurs.

Tenu au courant, par l'Impératrice, des moindres événements de la Cour, le moine était venu, en secret d'abord, à Pétrograd, d'où une automo-

bile le conduisait à Tsarkoïe-Sélo, auprès de la Tsarine.

Puis, le Tsarevitch étant tombé malade, l'Impératrice avait insisté auprès du Tsar pour faire rappeler Raspoutine, seul capable, disait-elle, en raison du pouvoir miraculeux qu'il détenait, de sauver son fils.

Nicolas céda. Un télégramme rappela aussitôt Raspoutine à la Cour. Le moine fit des passes magnétiques sur l'enfant, et quelques jours plus tard il était complètement rétabli.

L'impression produite sur l'esprit de Nicolas II, par cette guérison, qu'il qualifiait de miraculeuse, fut énorme.

Raspoutine fit de nouveau son apparition à Pétrograd, plus puissant qu'il ne l'avait jamais été. Le parti germanophile triomphait.

Le comte C*** comprit alors que son rôle à la Cour de Russie était terminé. Il ne lui restait plus qu'à se retirer ; ce qu'il fit.

Le retour de Raspoutine, vers la fin de 1911, fut salué avec enthousiasme par ses adorateurs des deux sexes.

Son influence se fit sentir non seulement dans la vie sociale et politique, mais aussi dans les questions religieuses.

Grâce à lui, son compagnon de débauche, au temps de sa jeunesse, le jardinier Varnava, absolument illettré, fut élevé au poste d'évêque de Tobolsk. Cette affaire eut sur le clergé russe un énorme effet moral. Plusieurs évêques tentèrent

de s'opposer à cette nomination scandaleuse. L'archevêque Théophane, l'évêque Hermogène, le Père Héliodore, revenus de leur erreur première sur le compte de Raspoutine, s'écartèrent de lui, confus de s'être laissés duper par ce misérable.

Dans une lettre rendue publique, le Père Héliodore dénonça les pratiques de celui qu'il considérait maintenant comme un dépravé qui avait osé se faire passer pour un saint. Voici quelques passages de ce curieux document :

« Au cours de notre voyage à Tsaritsine, Monseigneur Hermogène étant parti seul pour Saratov, Gricha m'obligea de faire avec lui la tournée de mes ouailles. On le reçut partout comme un ange du ciel. On le saluait jusqu'à terre, les gens cultivés comme les autres. Quant à lui, dans toutes les maisons où il pénétrait, il embrassait les femmes jeunes et jolies, écartant celles qui avaient pris de l'âge...

« ...C'est pendant son séjour à Tsaritsine que Gricha s'isola, un jour, pendant quatre heures, dans la compagnie de la Sœur K..., religieuse au couvent de la ville, à laquelle il voulait prodiguer ses consolations. Je n'ai connu ces faits que trois ou quatre mois plus tard.

« A la fin de novembre, Gricha m'emmena au village de Pokrovskoïé, d'où il était originaire. Pendant le voyage, qui était assez long, je m'efforçai de découvrir en Gricha le témoignage de sa valeur, de son pouvoir miraculeux ou de ses dons exceptionnels. En vain. Mon compagnon me parla

presque exclusivement des femmes. Et les propos qu'il m'adressa, relatifs à mon influence sur celles que je dirigeais, me remplirent d'un sentiment de gêne et me firent douter gravement de la sainteté de mon interlocuteur.

« Au cour d'un autre voyage, il me parla du Tsar et de la Tsarine. « Pour le Tsar, me dit-il, je suis le Christ... Le Tsar et la Tsarine me saluent, ils s'inclinent devant moi. Les enfants du Tsar se sont prosternés à mes genoux, ils m'ont baisé les mains... La T... a juré que, le monde entier s'écarterait-il de Gricha, elle ne l'abandonnerait jamais... »

« Il me dit bien d'autres choses encore, je rougissais en l'écoutant...

« Le prophète me raconte aussi, à cette époque, avec force détails, comment il s'était baigné avec Mme V*** et avec d'autres dames ; comment il avait prodigué ses consolations à L***, la nourrice des enfants impériaux, et à d'autres femmes ; comment, dans la cellule du père Macaire, à Verkhotourié, ces femmes lui avaient témoigné leur amour...

« ...En décembre 1911, je me rendis à Pétrograd pour y voir Monseigneur. Gricha y arriva en même temps que moi, venant de Jalta. De Moscou, il avait télégraphié à l'évêque, lui demandant son appui. Le bruit courait ouvertement que Gricha entretenait des relations intimes avec la... Mitia confirma ces rumeurs. Je fus saisi d'indignation.

« J'étais son plus ardent défenseur, m'écriai-je, eh bien, c'est moi qui le perdrai ! »

« J'accompagnai donc Gricha chez le prélat. Monseigneur le conjura de ne plus approcher de la Cour sans sa bénédiction et sans la mienne. Mitia l'injuria... Enfin, Gricha s'engagea sous serment, devant une icône reliquaire, à ne plus mettre les pieds à la Cour. Ivan Rodionof et votre serviteur furent témoins de cette scène... Gricha prit peur ; on le laissa partir...

« A Jalta, il rédigea une plainte, dans laquelle il disait : « Il faudra serrer la vis à Mitia, et quant à Monseigneur, il lui en cuira d'avoir dit que j'entretenais des relations intimes avec la... »

« Cela devait finir mal ; je le prévoyais. Ce n'était pas sans raison que j'avais insisté auprès de Monseigneur, après la scène du serment, pour qu'il retienne Gricha et se rende lui-même auprès du Tsar et de la Tsarine, afin de les convaincre et de leur montrer que celui qui avait su capter leur confiance, loin d'être le saint qu'ils imaginaient, n'était qu'un débauché et un fripon. Monseigneur ne m'avait pas écouté. « Je vous défends, s'était-il « écrié, de voir encore Gricha. Si vous ne cessez « pas de vous acoquiner avec lui, je vous répu- « dierai. »

Je répondis : « Monseigneur, je vous obéirai. Mais soyez sûr que nous ne tarderons pas à pâtir (1) ! »

(1) *Autour de Raspoutine* (lettre du Père Héliodore), *La Revue* n[os] 9 et 10 (mai 1917).

Ils ne tardèrent pas à pâtir, en effet. Quelques jours après, sur les conseils de Raspoutine, le Tsar ordonnait à l'évêque Hermogène de se retirer dans un couvent. Quant au Père Héliodore, traqué par la police, il dut s'expatrier et se réfugier à Christiania.

J. BRICAUD.

L'ÉTRANGE HISTOIRE

(Suite) (1)

CHAPITRE III

Je fus quelque temps avant de secouer l'impression que m'avaient causée les paroles et le regard de ce mort.

Ma conscience, pourtant, ne me reprochait rien. Qu'avais-je fait, sinon dénoncé ce que, en commun avec tous les hommes sensés, qui appartinssent ou non à ma profession, je considérais être une de ces illusions que le charlatan exploite sous le regard béat de l'ignorance? Devais-je me blâmer d'avoir refusé de traiter, avec tout le respect dû aux recherches scientifiques, des prétentions de science acoquinées à des fables de sorciers? Qu'importait à la véritable science qu'une sibylle endormie pût lire sur les feuillets d'un livre retourné ou m'apprît ici ce que mon ami faisait aux antipodes?

Quant au docteur Lloyd lui-même, il se pouvait bien, en effet, qu'il n'eût cessé d'être un brave et digne homme, tout en croyant sincèrement à ces babioles extravagantes et en exigeant des autres une crédulité égale à la sienne ; il n'en est pas moins

(1) Voir pages 577 et suiv.

vrai qu'un défaut de bon sens rend souvent ridicules de braves et dignes gens. Etait-ce ma faute ? N'avait-il point mérité la satire ? Pouvais-je prévoir que mes traits provoqueraient une telle blessure ? La barbarie du vainqueur devait-elle se mesurer à la sensibilité morbide du vaincu ? Non, vraiment ma conscience ne me reprochait rien ; et, en vérité, le public était aussi peu sévère que ma conscience. Durant toutes nos contestations, il avait toujours été prêt à se ranger à mes côtés. Ce public, qui ignorait les accusations que mon adversaire avait portées contre moi pendant son agonie, ne put prendre motif de ma conduite pour me blâmer : il me vit accompagner le mort jusqu'à sa dernière demeure et témoigner pour sa mémoire d'un respect profond ; sur sa tombe, je gravai une épigraphe simple, qui rendait justice à son incontestable bienveillance et intégrité. Le public m'admira, et il m'admira bien davantage encore quand j'organisai une souscription au profit des orphelins, que j'ouvris personnellement par une somme aussi forte que celle dont mes moyens me permirent de disposer.

Ce premier don ne limita point ma générosité : les sanglots de la pauvre petite ne cessaient de retentir au fond de mon cœur. Si son chagrin était plus poignant que celui de ses frères, ses épreuves aussi seraient plus dures quand le temps viendrait où il lui faudrait se frayer un chemin à travers le monde. Je lui assurai secrètement une petite somme destinée à la doter pour le jour de son mariage, ou

à la mettre à jamais, si elle restait seule, à l'abri des tentations du besoin ou de l'amertume d'une servile dépendance.

Le dénuement de ces orphelins avait d'ailleurs causé dans L... une surprise générale ; on s'était demandé quelque temps ce que la fortune du docteur Lloyd était devenue ; car, durant ces dernières années, les ressources du défunt s'étaient notablement accrues, sans que son mode de vie, fort restreint, se fût modifié. On avait bientôt appris que toutes ses économies avaient été confiées, pour lui venir en aide, à un frère de sa défunte femme, associé en partie à une banque de la capitale dont les affaires avaient mal tourné. Cet homme, un voleur, s'était approprié ces fonds, bien d'autres encore, et s'était enfui. Poussé par un noble sentiment d'amour conjugal, le docteur Lloyd avait toujours gardé le silence sur ce désastre. Il avait été réservé à ses exécuteurs testamentaires de découvrir la trahison de son beau-frère, que le pauvre docteur avait tenu si généreusement à l'abri d'additionnelles disgrâces.

Le maire de L..., esprit cultivé et marchand opulent, acheta le Muséum de l'Abbaye. Cette somme, ajoutée au produit de la souscription, couvrait non seulement les dettes du défunt, mais assurait aux orphelins les bénéfices d'une éducation qui devait leur permettre d'entrer suffisamment armés dans cette joute, où l'habileté maîtrise souvent la chance, où la fortune est, en réalité, si peu aveugle, que l'on voit, constamment, à

chaque tour de sa roue, la richesse et les honneurs passer des doigts flasques de l'ignorance aux poings résolus du travail et du savoir.

Puis le flux de la vie passa. Un parent éloigné demanda les enfants, qui disparurent ainsi de la ville. Et toute la cité oublia ce mort pour se replonger dans le flot de ses tracas quotidiens.

Seul M. Vigors, qui possédait quelque lien de parenté avec le défunt, parut hériter de la haine que ce dernier m'avait manifestée sur son lit de mort. C'était l'un des plus éminents partisans du docteur Lloyd, homme de culture scolastique restreinte, mais de talent respectable. Le monde lui reconnaissait cette sorte d'autorité qu'inspire tout homme de tempérament rude et de caractère austère. Sa passion dominante était de juger ses semblables ; et, étant magistrat, il était le plus actif et le plus rigide de tous les magistrats que L*** eût jamais connus.

M. Vigors ne parlait de moi qu'avec la plus grande amertume, m'accusant d'avoir ruiné, sinon tué son ami, par une acerbité dépourvue de grandeur et d'à-propos, puisque, selon lui, je n'aurais dû qu'examiner froidement, sans acrimonie, une simple question de fait. Mais ses accusations ne rencontrant aucun écho, il eut la discrétion de les abandonner, se contentant de secouer violemment la tête quand il entendait mon nom mêlé à trop de louanges, ou de prononcer quelque phrase sentencieuse, telle que : « le temps nous éclairera... », ou « mais attendons la fin... », etc...

M. Vigors frayait peu avec ses concitoyens. Il se disait casanier ; mais, en vérité, il était froid. Cet homme rigide, raidi par l'estime qu'il s'inspirait à lui-même, se croyait à la fois mésestimé par les marchands de la Ville-Basse et par le clan de la Colline : celui-ci reconnaissait insuffisamment la supériorité de son intelligence, ceux-là la dignité de sa tenue. Quelques hobereaux de ses voisins se partageaient seuls le privilège de ses visites. Sa réputation de magistrat, alliée à un extérieur solennel, en faisait l'un de ces oracles que la société consent à respecter, à condition que ce respect ne lui soit pas souvent imposé. Trois fois la semaine il ouvrait sa maison à quelques heureux qu'il nourrissait pour pouvoir déverser dans des oreilles attentives le trop-plein de son éloquente biologie. L'électrobiologie devait être l'entretien favori d'un homme auquel il fallait un auditoire où sa volonté se laissait imposer. C'est pourquoi il n'invitait jamais que des gens sur l'abnégation desquels il pouvait compter, prêts à prendre, selon son caprice, de l'agneau pour du bœuf, du café pour du brandy : convives complaisants, qui prévenaient toujours ses désirs et n'eussent jamais consenti à le contrarier, tant qu'ils se trouvaient en présence, aussi bien en substance qu'en idée, de l'agneau, du café, du bœuf et du brandy. Aussi rencontrais-je rarement M. Vigors dans les maisons où j'allais occasionnellement passer mes soirées. J'écoutais parler de son animosité comme quelqu'un qui, à l'abri, écoute de chez lui le bruissement du

vent sur la lande au dehors. Quand, de temps à autre, nous nous rencontrions dans les rues, il me regardait (c'était un petit homme marchant sur la pointe des pieds) avec un sombre regard d'aversion. Et du haut de ma stature, je laissais tomber sur le petit homme et son regard d'aversion un sourire affable, d'une suprême indifférence.

CHAPITRE IV

J'atteignais cet âge où tout homme ambitieux, satisfait de ses progrès dans le monde, commence à ressentir les besoins impérieux de l'affection, le vide d'un cœur abandonné. Pour la première fois, le problème et la nécessité du mariage s'imposaient à mon esprit. Jusqu'alors j'avais toujours considéré l'amour avec un certain orgueil dédaigneux, comme une maladie engendrée par une faiblesse efféminée dans une imagination corrompue.

Je désirais une femme qui fût une compagne raisonnable, une amie affectueuse, digne de ma confiance. Aucun projet matrimonial ne pouvait être plus dépourvu de romantisme, d'une sensibilité plus sobre que celle que j'accordais au mien. Mes désirs n'étaient ni intéressés ni présomptueux ; mon ambition ne sollicitait aucune prérogative spéciale : titre, fortune, beauté, j'étais assez indifférent à ces grands thèmes de la passion. Je ne demandais pas non plus, à ma femme, les perfections d'une maîtresse d'école accomplie.

Puisque je pensais le temps venu de choisir une compagne, je m'imaginais que mon cœur approuverait sans difficulté le choix de ma raison. Mais les jours passèrent après les jours, et bientôt des semaines s'entassèrent, sans qu'aucune des jeunes filles que je connaissais, et qui n'eussent sans doute pas refusé mes avances, me donnassent le désir de troquer pour leur agréable société le vide pénible de ma solitude.

Un soir comme je rentrais chez moi, revenant de donner mes soins à une pauvresse que je m'étais promis de guérir, bien que mes confrères l'eussent abandonnée, ce soir-là, un quinze mai, je m'arrêtais brusquement devant la porte de la maison où le docteur Lloyd était mort. Depuis lors, aucun locataire ne s'était présenté ; car le loyer qu'en exigeait son propriétaire était trop élevé pour les petites bourses de la Ville-Haute, et sa situation, sur l'éminence sacrée, écartait d'elle, soit orgueil ou timidité, les plus riches marchands de la Ville-Basse. Les portes du jardin étaient ouvertes, telles la nuit d'hiver où je les avais poussées, quand le mourant d'alors m'avait fait appeler. Ces lugubres souvenirs me ressaisirent, et j'entendis, comme s'ils résonnaient encore à mes oreilles, les derniers éclats de sa voix pleine de menaces confuses. Une impulsion irrésistible et inexplicable, une impulsion contraire à celles qui d'ordinaire nous obligent à fuir des lieux témoins de nombreuses souffrances, me poussa, par les portes entre-bâillées, sur les allées négligées que des herbes avaient envahies ;

et j'aperçus, cette fois, la maison, non pas à travers l'incertaine lueur dont la mélancolique lune d'hiver éclairait le paysage, mais dans la radieuse lumière du crépuscule d'un joyeux jour de printemps. Derrière la sombre masse des briques rouges que le lierre recouvrait, des êtres vivants allaient et venaient entre les battants des fenêtres ouvertes. Une charrette, chargée de meubles, était arrêtée au bas du perron, et, un serviteur en livrée, dirigeait des hommes qui procédaient à son déchargement. Sans doute, quelque nouveau venu prenait-il possession de la villa. Tout honteux d'avoir cédé à ma curiosité, je retournais sur mes pas, quand apparut, à l'entrée du portail, M. Vigors, marchant aux côtés d'une femme d'un certain âge. Un sentier taillé à travers de jeunes arbrisseaux conduisait à une grille, à l'extrémité de l'enclos. Je n'avais aucune envie de me rencontrer, avec la vieille dame, que je présumais être la nouvelle locataire, et à laquelle j'eusse été obligé de balbutier de sottes excuses ; mais encore moins voulais-je affronter, dans la fausse position où me mettait ma curiosité, le regard railleur de M. Vigors. Je m'engageais donc dans ce sentier qui me permettait de fuir sans être vu ; quand, à mi-chemin environ entre la maison et la grille, les arbustes, s'éclaircissant sur ma gauche, découvrirent une pelouse, entourée des fragments disséminés d'un ancien ouvrage en briques, partiellement caché sous une floraison de fougères, d'orties, de plantes grimpantes et de boutons sauvages. Au centre de

la pelouse s'élevait une fontaine gothique, dont la voûte reposait sur de petites colonnes normandes à demi rongées. Les branches pendantes d'un grand saule ombrageaient ces ruines, vestiges vénérables de l'ancienne abbaye, que les verdures délicates des jeunes pousses paraient d'un charme exquis de légende et de roman. Mais ce n'étaient ni ces ruines, ni la fontaine gothique qui enchaînaient mes pas et charmaient mes regards.

Une forme solitaire était assise parmi les ruines mornes.

La silhouette était si déliée, le visage si juvénile, qu'à première vue je m'écriais : la délicieuse enfant ! Mais bientôt mes regards plus attentifs reconnaissaient dans ce doux front pensivement incliné et les lignes pures de cette taille élancée le charme inexprimable de la vierge.

Un livre entr'ouvert était posé sur ses genoux, tandis qu'à ses pieds une petite corbeille débordait de violettes et de fleurs cueillies aux plantes sauvages qui poussaient entre les ruines. Derrière elle, comme une cascade aux chaudes couleurs d'émeraude, le feuillage du saule tombait en arches abondantes entremêlées, semblable à une ondoyante chevelure dont les teintes se dégradaient du faîte lumineux où reposait le dernier sourire du soleil couchant, jusqu'au tronc que cachaient les ténèbres avancées de la nuit.

Et elle ne soupçonnait pas ma présence. Ses yeux étaient fixés sur l'horizon, là où sa courbure fragile court embrasser l'espace, au-dessus des

arbres et des ruines : et si obstinément fixés que bientôt les miens se détournèrent de sa beauté pour suivre leurs regards. Que fixait-elle ? Qu'attendait-elle ? Quelque signe familier que les cieux profonds lui avait promis, le premier rayon de la première étoile que ses prunelles jalouses ne voulaient pas donner à d'autres yeux ?

Les oiseaux voletaient dans les branches autour d'elle, si familièrement que l'un d'eux se reposa dans la corbeille de fleurs qui gisait à ses pieds. Il existe un fameux poème allemand, intitulé « la Vierge Étrangère », que les commentateurs supposent être, suivant leurs fantaisies, une allégorie du printemps ou de la poésie : il me sembla que ce poème n'avait été écrit que pour elle. Car le peintre et le poète eussent trouvé dans sa contemplation une image unique qui rendît à la fois, et fidèlement, les aspirations jumelles de nos cœurs, éveillant en dedans de nous les sensations délicieuses d'une joie un peu mélancolique.

Mais j'entendis des pas derrière les arbres, et une voix que je reconnus être celle de M. Vigors. Je brisai le charme qui m'avait si langoureusement fasciné, me dirigeai rapidement vers la grille, de là, regagnant, par quelques degrés, le sentier commun. Jour par jour, ma vie repassa devant moi, tandis qu'à pas lents je m'enfonçais dans le dédale des maisons, des boutiques, des rues grouillantes. Ah ! que loin du monde dans lequel nous nous agitons, s'ouvre ce pays du rêve et de l'enchantement où l'amour nous

introduit, et d'où nous sommes rejetés sur la terre pénible quand, souriant ou pleurant, il nous dit adieu.

E. BULWER-LYTTON.

(A suivre.)

(Trad. de J. THUILE.)

ECHOS ET NOUVELLES

— M. Maurice Magre, l'auteur si admiré de *L'appel de la Bête*, vient de faire représenter à la Comédie-Française une pièce dramatique en vers : *La Mort enchaînée*.

Sous la forme brillante d'une tragédie classique, M. Maurice Magre dévoile le sens ésotérique d'une légende grandiose, à la lumière de la tradition, et par la voix de son héros : Sisyphe, roi d'Ephyre, restitue aux hommes la formule applicable aux efforts de l'humanité.

***

La Mort du Docteur Papus et les théories astrologiques.

Il est remarquable qu'au moment où est mort le Dr Papus on se trouvait dans un cycle de Mars, une année de Mars, le soleil évoluait dans un signe de Mars : le Scorpion, et la planète Mars s'approchant d'Antarès, étoile martiale. Enfin le célèbre occultiste serait mort d'une hémorragie pulmonaire soudaine : maladie de Mars.

Il y aurait à constater, sur le thème de Nativité, si Mars s'annonçait comme néfaste.

A. Jounet.

***

— *La British Spiritualists National Union* de Londres se propose d'organiser une conférence spiritualiste internationale en 1920.

***

On parle beaucoup de la nouvelle découverte du savant américain Edison. C'est un appareil destiné à enregistrer les communications des désincarnés. M. Flammarion, dans une conversation avec un rédacteur du *Journal* (8-10-20), déclare qu'il n'est pas besoin d'appareil si perfectionné soit-il, mais que tout être humain possède en lui-même cet instrument, et, ajoute-t-il, *un jour viendra où nous saurons nous en servir*.

COURS ET CONFÉRENCES

Les Tenues blanches d'enseignement philosophique organisées par la LOGE TRAVAIL ET VRAIS AMIS FIDÈLES se poursuivront, 8, rue de Putaux, Paris-XVIIe, à 8 h. 1/2 du soir, les 1ers *mardis d'octobre* et *décembre* 1920, *février, avril et juin* 1921.

Les orateurs examineront les questions se rattachant au problème de la rénovation religieuse.



M. Gustave REGAMEY, Président de la Fédération des Sociétés de langue française de la Nouvelle Eglise, fera, en l'Hôtel des Sociétés Savantes, 28, rue Serpente, Paris-VIe, une série de conférences dont voici le détail :

Dimanche 31 octobre, à 15 heures : *La Religion et la Société* dans le passé, dans le présent et dans l'avenir.

Dimanche 14 novembre, à 15 heures : *Les Besoins spirituels de notre Epoque*. Diagnostic et Remède.

Dimanche 12 décembre, à 15 heures : *Le Problème de la vie à venir*. Le Ciel; l'Enfer; où sont nos morts ?



M. H. SELVA organisera incessamment un *Cours élémentaire d'Astrologie scientifique*. Ce cours sera gratuit. Conditions nécessaires d'admission : connaissances élémentaires de géométrie, de trigonométrie et du calcul logarithmique. Les adhésions sont reçues à la BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC.



Square Rapp. 28 novembre 1920.

Conférence de M. E. CASLANT : *Le développement des facultés supra-normales*.

M, PAGRAT traitera de *La survie devant la science actuelle*. 3 h.

BIBLIOGRAPHIE

F. Jollivet-Castelot, président de la Société Alchimique de France : *Le Destin ou les Fils d'Hermès. Roman ésotérique*, Paris (Chacornac), 1920. In-18 jésus, 612 pp. Prix : 12 francs.

Ce gros travail est l'histoire de la vie d'un hermétiste, le Comte de Lambert, de Douai, décrivant à la fois les principaux événements de sa carrière, depuis ses expériences sentimentales jusqu'à ses rencontres avec les occultistes éminents de son époque ; puis le récit de ses réalisations alchimiques, et surtout l'évolution de ses propres idées jusqu'au moment où il saisit la synthèse finale des diverses voies mystiques, qu'elles passent par le cloître ou l'athanor. Les événements les plus contemporains s'y trouvent reflétés, en particulier l'ensemble du mouvement spiritualiste actuel et le drame de la grande guerre.

André Arnyvelde. — *L'Arche*; Paris (Soc. Mut d'Édition), 1920. In-18 jésus, 222 p. Prix : 4 fr. 50.

L'Arche, c'est la construction mentale destinée à sauver la joie du déluge des misères humaines. La joie consiste à s'attacher avec passion à tout ce que nous vivons ou avons vécu de beau. Nous recréons ainsi des réalités permanentes. L'auteur rencontre l'*Arcandre* (c'est-à-dire le Maître, l'Initié, l'Ego dans la plénitude de sa conscience spirituelle), et ce dernier lui révèle que notre propre vie ayant évolué depuis le minéral le plus rudimentaire est pleine des expériences les plus diverses et des possibilités les plus étendues, débordant le temps et l'espace, liée à toutes les vies de tous les êtres dans l'Unité de la vie cosmique. M. André Arnyvelde a fait là une œuvre d'une haute valeur littéraire en même temps qu'ésotérique, toute inspirée de cette grandiose notion de l'unité cosmique, qui est le secret même de l'initiation.

Soudeba.

Revues et Journaux

— Nous trouvons dans les *Amitiés spirituelles* du 25 août quelques très belles pages de Sédir sur l'Acceptation, montrant combien les injustices qui nous révoltent ici-bas ont des chances de n'être qu'apparentes. — Simples et vibrantes, ces pages peuvent servir de baume pour la plaie qui s'irrite dans notre société actuelle.

— Dans l'*Echo fidèle d'un demi-siècle*, D. Isnard, dans ses Réflexions d'un spirite, recommande aux spiritualistes de ne pas cacher leurs croyances et d'y joindre l'exemple d'une conduite parfaite.

— Nous sommes heureux de signaler l'apparition d'une nouvelle revue italienne : *Eclessi*, de Rome, qui se propose de donner en une série d'articles extrêmement précis et concis un aperçu des principaux points de l'Occultisme. Le premier numéro traite notamment de la nature, de l'humanité, de l'homme, de la Yoga, du symbolisme, de l'astrologie, de la lecture sanscrite, etc.

— Le numéro de mai du *Feu* (d'Aix-en-Provence) est consacré aux Saintes Maries de la mer,ce curieux lieu de pèlerinage sur la côte camargaise, où se réunissent les Bohémiens des pays les plus lointains, mêlant aux pratiques chrétiennes une sorte de culte du feu. Notamment, le marquis de Baroncelli-Javon donne un article tout à fait remarquable sur l'origine des Bohémiens errants. Les uns, Zingaris, montreurs d'ours, ont leur centre dans l'Europe orientale et ne prennent pas part au pèlerinage. Les autres, Gitanos, sont manifestement les descendants de l'Atlantide et proches parents du Peau-Rouge américain. Parmi les autres survivants du grand déluge, les uns ont émigré vers le Nil et sont devenus les Égyptiens ; les Basques et les Celtes armoricains sont de même race, mais plus mélangés.

— *La Gerbe* de juillet contient trois pages très remarquables de Jacques Le Veilleur sur le travail qui

doit être la base de la Société nouvelle, le devoir de tous : Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. — Le travail permet de réaliser l'égalité devant l'effort et la sélection par l'aptitude. Aujourd'hui, il faut que tous ceux qui ont compris donnent l'exemple.

— *Gnosi* de Turin (juin-août 1920) donne une traduction de l'article de C. W. Leadbeater sur le culte de la Vierge paru dans la *Revue théosophique française.* — R. Pavia parle de la Lumière de l'Islam ; cette religion revère le Dieu invisible dans le cœur de l'homme comme seul autel ; elle prêche la solidarité humaine dans le corps macrocosmique et cherche le moyen de trouver Dieu en soi.

— *The International Psychic Gazette* (août 1920) continue l'étude d'Ellen Conroy sur le vieux langage des arbres, passant en revue le chêne, emblème de force et de puissance, dans toutes les légendes ou tous les symboles qui s'y rattachent, puis le palmier, qui représente la victoire de l'esprit sur la nature inférieure.

— Dans l'*Intransigeant* du 18 juillet, Pierre Bret nous entretient des recherches du Dr Maingot, radiographe, sur les indications qu'on peut tirer des mouvements respiratoires d'un individu, examinés aux rayons X, au sujet de son caractère. Nouvelle science divinatoire, à laquelle il ne manque sans doute que la clef synthétique des adaptations hermétiques...

Dans le numéro du 4 août, H. G. Vessilier examine ce que les diverses prophéties publiées au sujet de la guerre ont rencontré comme vérification, particulièrement les prophéties d'Hermann et de Mayence, dont les concordances avec les faits déjà réalisés sont frappantes.

— *Le Mercure de France* du 1er août contient un très intéressant article de J. Mauris sur le procès de la Vierge qui pleure ; c'est une série de documents curieux sur l'affaire récente de Bordeaux, précédée d'une étude sur l'envoûtement et concluant que cette affaire n'est qu'un événement banal dans l'histoire des religions.

Le *Mouvement cosmique* d'avril donne une étude sur les émanations quaternaires, décrivant les qualités

occultes de chacun des quatre tempéraments classiques, la couleur et l'aspect de leurs auras respectives. P. Montagne, dans des considérations sur l'Astrosophie, montre quel danger il y a à interroger l'avenir par l'astrologie, mais l'utilité de connaître les influences des astres pour contribuer à l'évolution des êtres et des groupements.

— Dans *O Pensamento* de Sao-Paulo (août), Elda fait un intéressant examen d'ensemble des progrès du spiritualisme dans la neutralité contemporaine.

— *Prophecy* de Manchester, nº 3 (juillet), prédit pour le mois d'août une acuité particulière de la question irlandaise et des difficultés américaines, mais les peuples de langue anglaise doivent s'entendre pour donner la paix au monde. Pour septembre, il annonce la plus grande panique financière, avec baisse des prix et du change. Il annonce le jour proche où le gouvernement centralisera toute la puissance du capital en face du travail organisé et généralisé ; il prévoit en même temps la fin des vieux dogmes et la chute certaine de l'Église.

— Dans *Psyché* de juillet, le Dr L. Gaubert, dans une Méditation sur Jeanne d'Arc, constate le divorce patent entre l'esprit de l'humanité et celui de la catholicité ; mais il voudrait que le catholicisme songe à revendiquer le bénéfice des grandes idées de fraternité universelle qu'il a toujours combattues ; même tactique opportuniste que pour Jeanne d'Arc, d'abord brûlée, puis canonisée. Le Dr Gaubert ne pense pas qu'il y a des religions comme le Bouddhisme qui ont prêché depuis plus longtemps cette fraternité, et qui l'ont de plus vécue et réalisée sans jamais brûler personne.

— La *Revue scientifique* du 14 août contient un article de A. Calmette sur les *Ultramicrobes*, ceux qui échappent à notre vision, mais dont l'existence ne peut être douteuse.

— Dans la *Revue spirite* d'août, C. Flammarion parle des sceptiques et analyse leur état d'esprit qui est souvent un pur jeu de dilettantisme quand il n'est ni intéressé ni stupide.

— Dans la *Revue théosophique française*, E. Tozza donne quelques vues sur l'Éducation. L'enseignement actuel n'est qu'une préparation aux diplômes favorisant le triomphe du débrouillard ; il devrait éveiller le sens spirituel, développer la compréhension intellectuelle et faire appel à l'instruction. Plus loin, Lady Émily Lutyens dit à ses collègues théosophes quelques cinglantes vérités, signalant leur vanité, leur tendance à dogmatiser, à s'épier l'une l'autre et à paralyser l'initiative individuelle.

— Dans le *Sphynx*, on trouve notamment une étude sur le Socialisme chrétien par L. Gastin, montrant l'antagonisme des partis, l'identité des principes, et la nécessité de réaliser l'unité de l'Humanité dans l'unité de Dieu.

— Dans le *Symbolisme* de juillet, A. Lantoine commence à étudier la faillite des Loges Mixtes. Il déclare qu'en s'ouvrant successivement au juif, à l'acteur, à l'ouvrier, la Maçonnerie a suivi une évolution, mais que l'admission de la femme doit marquer une révolution. Plus loin, Philalethe étudie le Symbolisme de la Fleur de Lys, emblème d'idéalité, d'activité, d'intelligence, ancien signe des Templiers accaparé par un parti politique, mais toujours vénérable au point de vue de sa signification symbolique.

— La *Vie Nouvelle* d'août contient un article sur la Metensomatose ou réincarnation, exposée par Origène et adoptée par les plus grands penseurs. Plus loin, un moderniste développe la nécessité de rompre avec le Vatican.

— REÇUS : *Annales de l'O. U. N. E.* ; *O Astro* de Sao-Paulo ; *O Théosophista*, de Rio-de-Janeiro.

SOUDEBA.

Les Gérants : CHACORNAC FRÈRES.

Poitiers. — Imp. Moderne, NICOLAS, RENAULT et Cie. 1940

PRINCIPAUX OUVRAGES DES RÉDACTEURS DU VOILE D'ISIS

EN VENTE A LA

BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC

Dr R. ALLENDY

L'Alchimie et la Médecine, in-8 . . 4 »
Le Grand-Œuvre thérapeutique in-16 2 »
Le Symbolisme des nombres, essai d'arithmosophie (à paraître).

ALTA, Dr en Sorbonne

Saint Paul, in-18. . . . . . . 8 »
Saint Jean, in-18 (2e édition) . . . 8 »
Vie de Plotin, in-16 . . . . . . 3 »

AMY-SAGE

La Symbolique des chiffres, in 8. . 3 »
La Musique de l'Esprit, in-16. . . 2 »

F.-CH. BARLET

L'Évolution sociale, in-8 . . . . 5 »
L'instruction intégrale, in-18 . . 5 »
Saint-Yves d'Alveydre, in-18 . . . 6 »

E. BOSC

Vie ésotérique de Jésus, in-8. . . 10 »
La doctrine ésotérique, 2 vol. in-18 8 »
Isis dévoilée, in-18 . . . . . . 4 »
L'Aither, in-16 . . . . 2.50

M. BOUE DE VILLIERS

Les Chevaliers de la Table ronde, in-18 . . . . 2.50

J.-G. BOURGEAT

Rituel de Magie divine, in-32 relié. 12 »
La Magie, in-18 relié . . . . . 5 »
Le Tarot, in-18, relié. . . . . . 5 »
L'Empire du mystère, in-18 . . . 7 »

E. BOUTROUX, de l'Académie Française

Science et Religion, in-18. . . . 6.75
Jacob Bœhme (à paraître).

J. BRICAUD

Huysmans occultiste et magicien, in-16 . . . . 2 »
La Guerre et les prophéties, in-8 . 2 »
L'Arménie qui agonise, in-16 . . 0.75

J. BRIEU

La Méthode générale et scientifique, in-16 . . . . 4.50

E. DELOBEL

Preuves alchimiques, in-16. . . . 1.50

E. C.

Ephémérides perpétuelles (à paraître, 2e édit).

GRILLOT DE GIVRY

Lourdes, in-16 . . . . 4 »
Le Christ et la Patrie, in-16. . . 4 »
Paracelse. Traduction, œuvres complètes.
Tomes I et II, in-8, chaque . . . 10 »
Tome III (à paraître).

F. JOLLIVET-CASTELOT

La Science alchimique, in-16. . 6 »
La Médecine spagyrique, in-16. . 7.50
Nouveaux Evangiles, in-18 . . . 6 »
Le Livre du trépas et de la renaissance, in-16 . . . . 6 »

A. JOUNET

La Clef du Zohar, in-8 . . . . 7.50
L'Etoile sainte, in-16 . . . . . 4 »
Patandjali, la yoga. Trad. in-8. *Epuisé*

PHANEG

50 secrets d'alchimie, in-16 . . . 5 »
Papus, in-18 . . . . 2.50

P. REDONNEL

Les Chansons éternelles, in-8 . . 5 »

Dr REGNAULT (de Toulon)

Le sang dans la magie, in-8. . . 1.50
Les envoûtements d'amour. . . . 3 »

HAN RYNER

Les Voyages de Psychodore, in-18 . 4 »
La Tour des Peuples, in-12 . . . 4.50
Le cinquième Evangile, in-18 . . 4.50
Le Fils du silence, in-18 . . . 4 50
Les Paraboles cyniques, in-18 . . 4.50

E. SCHURÉ

Les Grands Initiés . . . . 10 »
L'Evolution divine . . . . 7 »
Sanctuaires d'Orient . . . . . . 7 »
Les Prophètes de la renaissance . 7 »

F. WARRAIN

L'Espace, in-18 . . . . 12 »
La Synthèse concrète . . . . . 5 »
Le Mythe du Sphinx . . . . . . 1 »

O. WIRTH

Les Epreuves initiatiques (sous presse).

FRAIS DE PORT EN SUS

Poitiers. — Imp. Moderne, Nicolas, Renault & Cie.